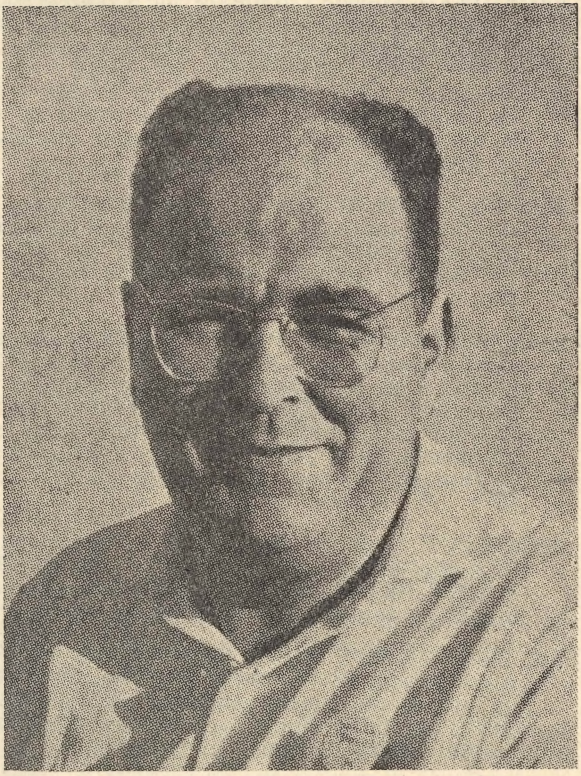
16e année - N° 152 L'ex. : un franc début octobre 1967

CONTRE COURANT

Le périodique de la question sociale



Dans ce numéro :

DANILO DOLCI

L'article de Georgette RYNER

(pages 13 à 16)

LIBRAIRIE SOCIALE

Contre-courant est spécialisé dans la littérature sociale. Les volumes et plaquettes proposés à ses lecteurs proviennent d'anciennes éditions ou de fonds disparus acquis autrefois. Aussi d'œuvres mis à sa disposition par les auteurs. Pour le reste, nous pouvons fournir tout ce qui se trouve dans le commerce, nous donner de préférence avec le nom de l'auteur et du livre celui de l'éditeur pour faciliter les recherches.

COMMANDES et FONDS a adresser *nominalement* à Louis LOUVET : C.C.P. 880-87, Paris (7e), 24, rue Pierre-Leroux.

LES ZIGZAGS DU LIBRAIRE

THEUREAU Marius : *Heureux les pauvres d'esprit.* Critique de la Sainte Bible et des doctrines catholiques en général. Un vol. de 360 pages, franco 12,00

ABECASSIS : *La religion, honte des siècles.* — Le mérite de l'auteur c'est de n'avoir pas limité sa critique à la religion chrétienne, mais d'avoir stigmatisé aussi la musulmane et la juive 6,70

MARIE THERESE : *Histoire d'une prostituée.* — Confession sans ambages. Triste histoire d'une femme d'esprit bien conformiste, lancée par les hasards de la vie dans la prostitution... jusqu'au bas de l'échelle ! Donne pas mal à penser !... 5,55

DICTIONNAIRE DES PAPES par *Hans Kuhner.* — De saint Pierre à Jean XXIII, illustré de très nombreux portraits en hors texte. Ecrit par un Allemand, probablement protestant. Bien qu'ayant l'imprimatur, l'auteur a fait effort d'objectivité. Sans avoir une résonance libre penseuse, il y a là de « bons » et de mauvais papes ! Très belle édition (chiffrée à 16 f. 50). Franco 9,10

MONSIEUR 12 par *J. Bernadec.* — C'est l'occupant d'un lit d'hôpital dans une salle de phtisiologie. Rire, souffrances, tragédie, la vie de tous les jours des hospitalisés et de ceux qui les soignent. Franco 3,70

LA GUERRE EST POUR DEMAIN par *H. Clérisse.* — Anticipation d'événements possibles. Ecrit en 1953 par un ancien des ligues patriotes, chrétien bien sûr qui prédit la lutte finale capitaliste-communiste. Arguments curieux. Franco 4,10

VOUS NE L'AVEZ PAS LU DANS LE JOURNAL par *René Delpêche.* — Les anecdotes d'un journaliste-reporter qui pour des raisons journalistiques particulières ne furent pas insérées, mais qui assemblées dans ce livre constituent une collection de propos d'aventures avec des noms connus à la clé. Franco 4,10

(*Suite page* 40)

CONTRE-COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Les amis adresseront tout ce qui concerne le journal et le service des livres, *nominalement*,
à Louis LOUVET, 24, rue Pierre-Leroux, Paris (7e)
Chèque postal 880-87 Paris. Téléphone SEGur 09-68

Ce qu'il faut dire

D'UN LIT D'HOPITAL... — Vous allez recevoir avec un certain retard ce numéro ; il avait été entièrement préparé avant mon départ en vacances sauf deux pages (celle-ci et la suivante), afin, justement, d'éviter cet écueil.

L'éditorial devait être consacré à Paul Rassinier, qui vient de mourir, et qui fut notre collaborateur en des temps déjà lointains. Je pensais donner mon opinion sur l'homme et aussi sur François Mayoux, militant exemplaire, qui avec sa femme, Marie, eurent lors de la première guerre mondiale leur heure de célébrité.

Malheureusement, en me dirigeant vers le lieu choisi des vacances, je fus pris d'une attaque vasculo-cérébrale et transporté d'urgence, en piteux état, à l'hôpital de Rodez, avec obligation de me reposer totalement pendant un mois.

Des signes avant-coureurs de ce grave malaise, dû à un effort inconsidéré, m'avaient « mis la puce à l'oreille », mais je croyais pouvoir faire fi, confiant en ma robuste constitution...

Je sens maintenant les forces revenir et je compte reprendre la tâche, interrompue si malencontreusement.

Louis LOUVET

NOUVELLES DIVERSES

TRACT PACIFISTE. — J'ai eu la surprise de rencontrer, au dernier congrès de la libre-pensée dont je donnerai le compte rendu bientôt, l'éditeur du tract dont le dessin était reproduit dans le n° 151 de « Contre-courant ». Il peut aisément se glisser dans une lettre, et voici le tarif qu'il m'a promis pour ceux qui voudraient s'en procurer : le colis de 400 cartes doubles, 17,50, franco. **Jean Mouchel, 7, rue de Roubaix, (59) ROSENDAEL (C.C.P. Lille 1491-63).**

CINQ ANARCHISTES CONDAMNES A MADRID. — Les cinq camarades dont nous avons parlé dans les numéros précédents ont été condamnés sévèrement, le 11 juillet, par le tribunal de l'ordre public de Madrid. Luis Edo, secrétaire de la C.N.T. de Paris, s'est vu infliger neuf ans, trois mois et un jour de prison et 30.000 pesetas d'amende (environ 25.000 fr.), accusé d'association illicite, détention d'armes et usage de faux papiers. Antonio Canete, condamné à trois ans de prison et 25.000 pesetas d'amende ; Jesus Rodriguez Piney, trois ans et un mois et 10.000 pesetas ; Alfredo Dativo, trois mois et 5.000 pesetas ; enfin, Alicia Mur, trois mois de prison et 35.000 pesetas d'amende, appartiennent à la Fédération ibérique des jeunesses libertaires de France. Comment peut-on croire un seul instant que de telles condamnations puissent faire changer d'avis des gens convaincus et décidés ! Qu'en pensent les amis d'Alicia Mur et de Luis Edo, en particulier, bien connus chez nous ?

DES TOMBES SOUS NOS PAS. — En dehors de Paul Rassinier et de François Mayoux dont nous parlons en première page, les abonnés dont les noms suivent sont aussi décédés ces temps-ci : François Menard, de Melun ; Guy Perrard, de Châtenoy-Malabry, et Alonzo Sicard, de Saint-Georges-de-Didonne, le père de notre amie Christiane Bergé, chez laquelle je m'étais rendu en vacances il y a quelques années.

Nos condoléances aux proches de ces amis qui disparaissent prématurément.

L'AFFAIRE DU PROCHE-ORIENT

NEUTRALITE DE JERUSALEM

LA période de paix relative — ô combien — que nous traversons paraît obnubiler bon nombre de cervelles qui n'hésitent pas à envisager une nouvelle conflagration ; on observe dans presque tous les milieux l'action néfaste des boutefeux qui s'ingénient à troubler les esprits et nous nous garderons d'entrer dans leur jeu dangereux. Nos soucis quotidiens nous donnent assez de préoccupations pour que nous ne soyons pas enclins à partager les avis trop intéressés de ceux qui se font les complices inconscients des marchands de mort subite, qu'ils soient étatisés ou non.

Diplomates et journalistes ont pris à l'occasion des événements de juin dernier de grandes libertés avec les expressions géographiques qui relèvent de la plus haute fantaisie ; dans les comptes rendus du conflit arabo-israélien un accord presque unanime de la part de nos informateurs a fait appliquer le terme Moyen-Orient aux régions de l'Asie antérieure que l'on avait jusque-là coutume de placer à l'est de l'Iran. Les enseignements de l'histoire ancienne nous apprennent que les civilisations assyriennes et égyptiennes ont laissé dans ces régions des traces indélébiles de la volonté de puissance qui animait les grands conquérants de Cyrus à Ramsès III et à Alexandre de Macédonie.

Il conviendrait donc de revenir à une plus saine notion des réalités géographiques et de conserver au Proche-Orient une définition davantage en rapport avec les événements qui s'y sont déroulés au cours de nombreux millénaires et de conserver le terme Moyen-Orient aux rivages des fleuves sacrés de l'Inde ; l'expression Extrême-Orient reprenant vraiment sa signification. Si l'on adoptait définitivement le terme devenu récemment coutumier chez nos informateurs, même les plus sérieux, on retrouverait le Proche-Orient au-delà de l'"Atlantique.

Pour demeurer dans ce Proche-Orient qui a connu en juin dernier une guerre-éclair qui menace de couver longtemps encore sans connaître une juste décision après l'inconcevable constitution de l'"Etat d'Israël, imaginée par lord Balfour après la défaite turque de 1918, et concrétisée par une décision de l'O.N.U. en 1946. Le délicat problème qui s'est profilé dès lors, et non résolu, est celui posé par la ville de Jérusalem. Cette ville, *sainte* comme il se doit, a connu tant de vicissitudes au cours de trois millénaires et présente un caractère unique puisqu'elle se trouve revendiquée à la fois par trois religions successives qui se sont trouvées triomphantes pour imposer chaque fois une domination de l'une sur l'autre et cela non sans de grandes effusions de sang.

Pour les Juifs c'est avant tout la ville de David ; or, bien avant ce roi hébreu, de nombreux autres rois s'établirent en Palestine bien que l'absence de chronologie

rigoureusement établie nous empêche de situer une succession acceptable. Mais au cours du premier millénaire précédant l'ère chrétienne des conflits armés ont profondément modifié la structure de cette nombreuse série de petits Etats où les Israélites n'ont dominé que pendant une période relativement courte. La capitale religieuse du judaïsme connut de longues éclipses au cours desquelles l'influence du culte de Jahvé dut demeurer en sommeil.

La propagation du judaïsme s'explique par la seule prolifération de ce peuple qui n'a d'égale que la période de démographie galopante qui sévit au milieu du XX^{e} siècle ; cette propagation fut due également à la conversion importante d'une partie des païens. D'autre part, le fait de réserver des quartiers entiers pour les Juifs provient non pas d'un désir d'isolement des autres groupements humains, mais surtout de leur attention d'éviter des contacts impurs. Enfin, il est à noter que les douze tribus d'Israël étaient surtout nomades et provenaient de territoires étrangers à la Palestine.

Rappelons seulement la destruction du temple de Salomon par Nabuchodonosor, suivie de la déportation des Juifs à Babylone pendant un demi-siècle ; le retour des forces de Cyrus put libérer la ville du joug babylonien, mais la liberté religieuse devint toute relative malgré le respect des règles de l'Antiquité quant aux lieux de culte. Ce respect ne fut pas le lot des invasions que le monde connut par la suite.

Puis ce fut les victoires rapides et éphémères d'Alexandre de Macédoine et la domination des Ptolomées jusqu'au triomphe de la révolte des Maccabées vers l'an 150 avant le Christ ; l'occupation romaine provoqua une nouvelle dispersion des populations hors de Palestine due à la fois à des déplacements imposés (déportations) ou à des migrations volontaires.

Pour les chrétiens c'est aussi une ville sainte, bien que les raisons historiques ne confirment pas rigoureusement la tradition établie ; les effusions de sang perpétrées pendant deux siècles autour des lieux consacrés n'ont pas révélé le triomphe de sentiments religieux de plus en plus discutés. Il n'est pas jusqu'aux musulmans qui ne revendiquent à leur tour la ville en se référant à une légende du Coran (voir Sourate XVII) qui voudrait que le prophète d'Allah soit venu à Jérusalem, sinon en personne, du moins en songe.

Le propre des religions a pour effet de consacrer un ou plusieurs lieux devenus sacrés, mais ils sont généralement distincts et assez éloignés les uns des autres pour éviter des confusions. Les événements de juin auront été une rude épreuve pour les pacifistes. D'une part l'effort inattendu développé par Israël qui fut contraint de combattre sur un long tracé de frontières péniblement amorcé et dans un milieu si souvent hostile. D'autre part la proclamation de la *guerre sainte* par le dictateur égyptien que nous avons en horreur. Nasser pensait réduire à néant les velléités belliqueuses de ce petit Etat établi dans une

région si difficile à justifier historiquement. Mais la querelle religieuse qui oppose Juifs et musulmans n'a pas eu le don de provoquer l'enthousiasme souhaité par l'*Homme du Jour* du Caire ; il faut croire que les sentiments religieux des hommes, à quelque race qu'ils appartiennent, n'ont plus l'influence regrettable qu'ils ont eu dans le passé et nous ne saurions trop nous en réjouir. Le concert des puissances a dû limiter les prétentions d'Israël a de superflues conquêtes territoriales ; cet Etat devrait se contenter de montrer au monde les réalisations qu'il est parvenu à accomplir dans une région défavorisée. Aura-t-il la sagesse de s'en tenir là ?

Pour résoudre la brûlante question de Jérusalem ne serait-il pas équitable de revenir à une solution plus rationnelle que celle d'un partage en deux secteurs ne donnant satisfaction à aucune des deux parties. Pour mettre d'accord les uns et les autres, ne peut-on envisager une internationalisation de la ville d'où serait banni tout esprit de représailles, donc d'intolérance ? Cette solution imaginée dès le XII[r] siècle par Frédéric II de Hohenstauffen mériterait d'être étudiée de très près. Ce petit-fils de l'empereur Barberousse eut des démêlés assez cuisants avec le pape régnant ; les deux personnages usaient réciproquement de l'excommunication sans effet valable ; mais cette rivalité était probablement basée sur le fait que le fameux *Traité des Trois Imposteurs* (Moïse, Jésus, Mahomet) pourrait être dû à la plume de Frédéric II ou plus précisément à celle de son secrétaire, le chancelier Pierre de Vignes. Cet ouvrage, longtemps attribué au baron d'Holbach se trouve rappelé à diverses reprises dans l'*Histoire des Papes* de Maurice Lachâtre, dans l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'Esprit humain* de Condorcet, voire dans les *Grandes Fleurs du Désert* de Han Ryner.

Pour nous résumer, une solution pacifique consiste à établir une neutralité stricte pour la ville de Jérusalem respectant les convictions de chacun, si tant est qu'à notre époque ces convictions soient bien solides. Il y a deux cents ans les Suédois ont renoncé à la musique de Charles XII. L'exemple récent du refus de livraison d'armes est une leçon à retenir. Pourquoi ne pas étendre cette disposition susceptible de convaincre les Américains de la vanité de leurs efforts au Viet-Nam ?

André MAILLE

P.S. — Cet article est inspiré par la causerie radiodiffusée le 23 juillet 1967 sur France-Culture par Guy Fau, de l'*Union Rationaliste*, dont on consultera avec profit le dernier ouvrage : *Le Dossier Juif*.

BIBLIOGRAPHIE : *Traité des trois imposteurs* (Moïse, Jésus, Mahomet) attribué au baron d'Holbach, franco 6,20. — *Les Grandes fleurs du désert* de Han Ryner, franco 8,20. — *Le Dossier juif* par Guy Fau, franco 16,10.

Opinions et dialogues

DE L'IMPREVISIBLE

Philo. — *Ne trouvez-vous pas inconcevable qu'avec les progrès de l'industrie et de l'ingéniosité humaine il puisse survenir des sinistres détruisant la vie de plusieurs centaines de personnes comme cela s'est produit dans l'incendie d'un grand magasin de Bruxelles ?*

Misan. — *Je vous accorde qu'au lieu d'aller dans la Lune les humains devraient tout d'abord s'occuper de la Terre et y réaliser le maximum de commodités, de facilités de toute nature et, surtout, de sécurité dans n'importe quelle activité sociale.*

Philo. — *Voyez-vous, l'homme est illogique. Ce sinistre prouve l'imprévoyance, peut-être l'insouciance des constructeurs et, sans doute, l'insuffisance du contrôle des bâtiments accessibles au public. Or, toute réglementation un peu sévère pour assurer cette sécurité semble heurter la liberté des promoteurs et contrarier quelque peu leur souci de réaliser une certaine économie sur les énormes débours nécessités par leurs réalisations. Peut-être n'en a-t-il pas été ainsi. Il est tout de même indiscutable que la sécurité de plusieurs milliers de personnes exige une réglementation très surveillée et que, malgré cela, les particuliers n'aiment pas se soumettre à cette discipline sociale. Exemple les centaines de morts et d'estropiés qui, hebdomadairement, sur les routes, sont les victimes de cette indiscipline meurtrière.*

Misan. — *Cela ne prouve-t-il pas, comme je ne cesse de vous le répéter, que les Terriens sont encore des barbares peu soucieux de leur vie et de celle des autres. Il n'y a pas si longtemps que la bravoure du guerrier, du tueur, était donnée en exemple à la jeunesse, et aucune fête nationale, de quelque pays que ce soit, ne se passe de défilés de meurtriers en puissance. D'ailleurs, les femmes s'y mettent à leur tour et nous voyons sur certaines photos publiées dans la presse des rangées de ces jeunes vaillantes, futures mères de famille, défilant au pas comme un seul homme.*

Philo. — *Je vous avoue que c'est triste et que j'aimerais mieux les voir, telles les héroïques Sabines, s'élever contre les tueries plutôt que les voir singer les mâles automatisés.*

Misan. — *Cette aimable partie de l'humanité est excusable jusqu'à un certain point. Elle est en partie irresponsable parce que manquant d'une culture poussée, mais que dire de cette déclaration d'une* Union de Défense Médicale *qui reconnaît que dans des hôpitaux anglais il n'y a pas loin d'une* trentaine *d'erreurs chirurgicales chaque année. Au cours de cet article il est cité le cas d'une dame âgée à laquelle on venait de couper une jambe par erreur. Qu'à cela ne tienne, s'est dit le « coupeur » professionnel et diplômé, pendant que nous y*

sommes, et puisque notre citoyenne est encore endormie, coupons-lui l'autre. Ce qui a été fait illico.

Philo. — *Mon cher, on peut dire que pour du sang-froid, c'est du sang-froid. Le vrai flegme britannique, quoi !*

Misan. — *D'accord, cher ami, tout à fait d'accord, mais il paraît qu'il arrive quelquefois, toujours d'après l'article en question, que des instruments de chirurgie, des pansements s'égarent à travers l'anatomie des opérés, sans pour cela troubler la conscience professionnelle des virtuoses du bistouri.*

Philo. — *C'est du Molière vécu, revu et corrigé.*

Misan. — *Oui, la réalité ici dépasse presque la fiction et on peut, en conclusion, se consoler en pensant que tout acte humain est, jusqu'à un certain point, frappé d'incertitude et que chacun pourrait s'interroger sur ses multiples faillites dans ses diverses activités.*

Philo. — *Ce sont là des propos de sage, hélas ! Connaissez-vous beaucoup de vos semblables qui, avant de critiquer les autres, se soient examinés sans indulgence et aient mis en pratique cette socratique pensée : « Connais-toi toi-même » ?*

IXIGREC

IXIGREC

LES ESSAIS FANTASTIQUES DU DOCTEUR ROB

Le volume + 4 plaquettes de l'auteur. Franco : 11,70 F

PRECISIONS

TRANSSUBSTANTIATIONS ET IMMANENCE

Du point de vue de notre action de présence corporellement vivante, il y a eu transsubstantiations au pluriel, *ce qui veut dire que la source agissante de chacun de nos prédécesseurs dans la suite des générations de la biosphère terrestre s'est intégrée comme notre propre présence agissant de soi-même... mais il n'y a pas de substance permanente en tant que nature naturante dont la théologie voudrait qu'elle soit à l'arrière-plan de notre nature naturée.*

En conséquence, il n'y a pas l'Immanence dans un vague ciel cosmique, mais il y a notre immanence corporelle d'être vivant que nous nous manifestons les uns aux autres avec nos jugements démonstratifs de notre transcendantalité cérébro-nerveuse.

La substance « où le détail des changements est comme dans la source », autrement dit, la multitude des actions de présences vivantes intégrées avec notre présence corporelle est devenue notre propre présence immanente dans les réflexions de nos entendements réciproques en phénoménologie sociale actuelle.

G. LARDIER

LES EXAMENS RADIOLOGIQUES OBLIGATOIRES SONT TRES DANGEREUX ET INUTILES

I - *Introduction*

LE problème du danger des examens radiologiques a un caractère forcément scientifique, technique. Pour le comprendre, il faut accepter cette difficulté, une des mille rançons du progrès. D'autre part, pour en discuter, il faut aussi en avoir assimilé les données essentielles.

Voici près de dix ans que je milite contre le danger radiologique. Si je n'avais pas trouvé les références scientifiques qui expliquent ce danger et qui justifient ainsi mon action, on aurait eu tôt fait de me reprocher ma présomption de profane n'ayant pas la peau d'âne qui explique bien des arrivismes et qui cache bien des ignorances. Mais, par contre, si vous considérez ce problème avec sympathie et attention, vous en comprendrez l'importance et vous vous direz peut-être qu'il mérite qu'on milite à son sujet. Mieux encore, il pourra vous apparaître qu'il est un motif réellement valable, ayant un caractère indiscutablement scientifique, de militer pour une des libertés auxquelles nous restons attachés.

Ceci nous amène au second aspect de la question : notre revendication ne peut pas être platonique ; elle nécessite un « engagement ». Plusieurs des membres de notre association se sont engagés, quelle que soit leur formation initiale, dans la lutte contre l'obligation radiologique imposée par l'Etat. Ils l'ont fait et ils le font parce que cette lutte leur paraissait et leur paraît répondre à une nécessité impérieuse de leur conscience. Ils sont donc entrés en rebellion contre l'Etat, représenté ici par des règlements visant à une mainmise dangereuse sur les individus. Ils agissent donc en individualités conscientes et leur action est, à mon sens, louable, car ils expriment ainsi leur conviction que le respect des individus prime le respect du groupe.

Il est donc permis de penser que leur action menée sur un point particulier est une action libertaire. Je souhaite en conséquence que des lecteurs de « Contre-courant » rejoignent nos rangs, démontrant avec nous que le respect de la science passe par la contestation de la science, qu'il n'est pas de progrès quand l'esprit se sclérose dans l'acceptation de dogmes scientifiques dépassés.

DEFINITION. — Que sont les rayonnements ionisants ? Ce sont des ondes, des vibrations électro-magnétiques ou corpusculaires qui ont pour effet d'ioniser les cellules de la matière vivante. Nos cellules sont composées de molécules formées d'atomes et chaque atome est composé lui-même d'un noyau de neutrons et de protons entourés d'un cortège d'électrons. Les rayonnements, doués d'une

grande énergie, abandonnent progressivement cette énergie en traversant les tissus ; quand ils frappent un électron au passage, ils lui communiquent généralement toute leur énergie en disparaissant eux-mêmes. Les électrons sont éjectés de l'atome. Ce phénomène est une ionisation qui se manifeste par la rupture de liaisons moléculaires, par des réactions biochimiques complexes, par des troubles caractérisés, plus ou moins différés.

ORIGINE. — Les rayonnements ionisants ont une origine électro-magnétique (rayons X, photons de la lumière, ondes radio, rayons gamma) sans masse, ou une origine cinétique, mécanique ou thermique, des corps mis en mouvement ou quand leur mouvement est modifié (rayons cosmiques, radon et thoron de l'air, radionuclides naturels, activité naturelle du sol et des matériaux de construction, produits de la fission des éléments radioactifs des bombes, tous produits et déchets de l'industrie nucléaire, retombées radioactives des bombes et essais militaires).

LES E.R.S. — Notre *Association pour la Protection contre les Rayonnements ionisants* (1) s'élève contre toutes les causes d'irradiation, mais le sujet de cette conférence se rapporte aux dangers des seuls examens radiologiques systématiques. Je m'y cantonnerai donc.

Vous trouverez dans la circulaire ministérielle « Protection contre les radiations ionisantes » du 3 juin 57 du secrétaire d'Etat à la Santé publique et à la Population (J.O. du 11-7-57) l'aveu suivant :

« D'ailleurs, presque toute la population est actuellement soumise, dans des buts diagnostiques, à des doses de rayonnement qui peuvent entraîner une irradiation importante des glandes génitales, les radiophotographies en série, par exemple, parfois poursuivies au long de plusieurs années, semblent faire courir un risque génétique non négligeable. L'accroissement, d'année en année, du nombre d'examens radiologiques auxquels est soumise presque toute la population contribue de façon notable à l'irradiation artificielle. »

LE CORPS HUMAIN. — Quand le corps subit l'effet des rayonnements ionisants, deux cas se présentent : a) Quand les *cellules sexuelles* sont irradiées, aucune restauration spontanée n'existe et chaque irradiation crée une radiolésion latente. Ces radiolésions des cellules sexuelles s'accumulent avec les examens radiologiques comme avec les traitements radiologiques et l'ingestion ou l'inhalation volontaires de substances radioactives. Il en résulte que la descendance des personnes irradiées peut subir des dégénérescences qui peuvent être graves (malformations, leucémies, cancers). Parfois une irradiation importante de la mère cause une mort fœtale de son enfant).

---

(1) *Pour tous renseignements concernant l'A.P.R.I., écrire à Jean Pignero, 1, Grande-Rue, à Crisenoy, 77-Guignes.*

Voici ce qu'on peut lire dans le rapport de 57 du groupe d'étude de l'Organisation mondiale de la Santé (O.M.S.), intitulé : «Effets génétiques des radiations chez l'homme» : « Ces dernières années, un grand nombre de données quantitatives ont été réunies sur les mécanismes génétiques fondamentaux. Il y a de solides raisons de penser que la plupart des effets génétiques s'additionnent, si bien qu'une petite quantité de rayonnement reçue par chacun des individus qui composent une population peut causer des dommages importants à l'ensemble. Pour que les dangers soient ramenés au minimum, toutes les mesures possibles doivent être prises pour réduire l'exposition des êtres humains au rayonnement, et pour comprendre les effets des irradiations. »

b) Quand une autre partie du corps humain est irradié *à dose faible* et espacée, la restauration des tissus est alors spontanée. A dose forte ou répétée, des lésions définitives de cellules, plus ou moins étendues, peuvent apparaître.

INDUCTION DE CANCERS. — Du Dr Georges Mathé, spécialiste du cancer, dans le bulletin de février-mars 1959 de la M.G.E.N. : « ... Des doses faibles mais répétées (de rayonnements) exposent à l'induction, après une période plus ou moins longue de latence, de cancers, spécialement de leucémies ou cancers des tissus producteurs de cellules sanguines. On sait que la fréquence des leucémies est plus importante dans la population des sujets qui ont été exposés aux bombardements atomiques, à une irradiation professionnelle, thérapeutique ou à une irradiation dans un but diagnostique. »

QU'EST-CE QU'UN E.R.S. ? — Qu'appelle-t-on examens systématiques ? Ce sont ceux qui sont imposés réglementairement à de nombreuses et importantes catégories d'individus, dans le but de dépister la tuberculose pulmonaire. Puisque ces examens ne sont pas demandés par des malades ou des personnes craignant de l'être, il faut bien préciser qu'ils sont donc imposés à des personnes en bonne santé ou *a priori* en bonne santé.

Quelles sont ces catégories importantes de personnes soumises aux E.R.S. : les lycéens des classes de première et des classes terminales, les étudiants, les salariés embauchés, les apprentis, les fiancés, les femmes enceintes, les jeunes mères, les mineurs (pour le dépistage de la silicose), les fonctionnaires et assimilés (notamment les enseignants), les ouvriers industriels dans beaucoup de métiers.

A ces examens systématiques répétés viennent s'ajouter parfois d'autres examens obligatoires, faisant ainsi double ou même triple emploi : participation à une colonie scolaire, admission dans un hôpital, admission dans une classe préparatoire à une grande école, dans une mutuelle pour soins médicaux, inscription à une assurance.

(*A suivre.*)

Jean PIGNERO

DANILO DOLCI VAINCRA-T-IL LA MAFIA ? ET LA NON-VIOLENCE TRIOMPHERA-T-ELLE ?

Le nom et l'œuvre de Danilo Dolci me paraissent insuffisamment connus. Je voudrais donner le désir de comprendre mieux cet être rare à la fois homme de cœur, homme de pensée, homme d'action, mystique et rêveur, pourtant travailleur infatigable. On l'a surnommé le Gandhi de la Sicile et aussi le pionnier du développement économique de cette île ; lui, n'en reste pas au rouet, mais à la grandeur de Gandhi il allie les valeurs du socialisme et les espoirs de la science.

Ne nous représentons pas Danilo sous l'aspect d'un réformateur morose, d'un ascète exténué. Il a « l'allure d'un bon géant, un apôtre tranquille et fort ». Une mystérieuse force émane de sa voix paisible, de ses yeux limpides, on a pu parler pour lui de « magnétisme ». L'attrait qu'il exerce vient des qualités qui apparaissent tout d'abord : vivacité, amabilité naturelle, spontanéité, courtoisie, de sa sincérité, de son courage. Son magnétisme c'est celui de la foi — la foi en l'homme, en la vérité, la foi dans le destin humain qui n'a rien de fatal ni d'inéluctable.

Il naît près de Trieste en 1924, de parents modestes. A sa mère slave, dévote, il doit sans doute mysticisme et amour de la musique, un des éléments constants de sa vie. C'est en jouant du Bach qu'il charmera ses heures de jeûne, qu'il tiendra comme « en extase » les va-nu-pieds et les bandits, c'est à Bach encore qu'il demandera réconfort et détente. Ses lectures sont en nombre prodigieux : il a tout lu, les Grecs, les Italiens, les Français, les Anglais, les Russes, quel grand écrivain lui est étranger ? Mais n'est-il pas particulièrement attiré par les œuvres de caractère religieux ? : Bible, Coran, Upanishad, etc., et ne recherche-t-il pas en elles le fondement de sa vie ? Echappant aux règles de conduite fascistes, le voilà anti-nazi, résistant, maquisard puis à Rome et à Milan il poursuit ses études d'architecte en même temps qu'il se livre à la poésie.

Brusquement il rompt avec sa fiancée, s'arrache à ses parents, va en 1949 vivre une expérience de mysticisme et de dévouement dans l'orphelinat fondé par un prêtre — suspect d'ailleurs à l'autorité ecclésiastique —, don Zeno. Pendant deux ans il est l'âme de cette communauté, travaille avec les enfants, fournit des tâches aux chômeurs puis, blessé par le fait que don Zeno a refusé de recevoir un enfant non catholique — lui, il veut une entreprise plus large et désire aider tous les hommes —, il quitte Nanadelphia en 1952. C'est vers Trappetto qu'il se dirige. Trappetto, un des villages les plus déshérités de cette Sicile infortunée. Les riches vergers, les plages ensoleillées, le climat heureux sont pour les touristes, pour les grands propriétaires. Soumis à un régime encore féodal, assujettis, terrorisés par la mafia, les paysans, les pêcheurs ne connaissent que chômage, misère, faim.

A Trappetto, pour partager la misère environnante, pour

s'identifier « afin de mieux comprendre », il épouse une veuve avec deux enfants, il habite une pauvre masure. Là, il va tenter de secouer la résignation, d'éviter la révolte aveugle ; son but est triple : loger les indigents, donner du travail à ceux qui en réclament, leur expliquer la doctrine chrétienne. Quand il fonde la communauté qu'il nomme « Borgo di Dio », il recueille soixante enfants, orphelins de bandits ou de pères en prison ; pour ces petits sauvages et tous ceux qui veulent en profiter, il multiplie conférences, théâtre, concerts, fonde une bibliothèque. On y vit dans une atmosphère exaltante, en véritable fraternité.

Mais avec la morte-saison, les vendanges terminées, le chômage s'intensifie, les crimes deviennent plus nombreux, une fillette meurt faute de lait. C'est alors que, pour frapper l'opinion, Danilo commence un premier jeûne. Son accordéon, qui d'abord rythmait de joyeuses valses, s'est attristé puis s'est tu. Danilo est dans le coma lorsque enfin arrivent des promesses ministérielles : argent et chantier qui, par l'utilisation d'une rivière, permettra à mille hommes de travailler, donc de vivre. Le temps passe. A la fin de 53, le chantier n'est pas ouvert, les projets d'irrigation dorment dans les bureaux. Alors le mirable se produit : La Pira, Silone, le pasteur Tullio Vinay, les quakers, des amis anglais envoient de l'argent, l'éditeur Einaudi propose de publier un livre, le Prix de la Bonté, en 1954, fournit une aide appréciable.

Cependant Dolci s'est livré à une première enquête. Maison par maison, il pose des questions. « Lis-tu des journaux ? des livres ? à quoi t'intéresses-tu ? quelles sont tes occupations ? quels sont tes jours de fête ? » « Jamais » est la réponse. « Que désires-tu ? » « Du travail », disent la plupart et quelques-uns : « Du pain et des pâtes ». Cette enquête révèle ignorance, superstitions, misère effroyable. *Faire vite et bien parce que l'on meurt,* qui en est le résultat, paraît en 1954. Dans les hautes sphères gouvernementales et ecclésiastiques on crie au scandale ; le livre est un « document de honte », Danilo un « aventurier ambitieux, un imposteur qui poursuit un but immoral, un impie, un communiste qui a « diffamé pays et compatriotes ». Sans avertissement, Borgodi Dio est fermé tandis que les carabiniers dispersent les orphelins.

Comme devant les plaintes contre la mafia et les chalutiers — eux qui privent les pêcheurs locaux de leur gagne-pain —, les autorités restent insensibles. Danilo déclare qu'il ne se contentera plus de protestation écrite, qu'il ne veut plus agir seul et désarmé, qu'il passe maintenant à l'action directe. Après une causerie à la radio de Turin et dans différentes villes du nord de l'Italie, il convoque les chômeurs et leur fait réparer gratis une route nationale. C'est la grève à rebours, c'est le droit au travail proclamé par l'article 4 de la Constitution. Ne pas donner du travail à ceux qui ne peuvent vivre sans cela est un « assassinat », déclare-t-il. Comment les autorités accepteraient-elles cette conduite et ce blâme ? Dolci arrêté sur le lieu du travail répond par la non-violence et le

calme à cette arrestation ; il s'assied, les carabiniers le portent en prison. Des milliers de télégrammes et de lettres lui arrivent. Citons quelques noms : l'abbé Pierre, Moravia, Silone, de Sica, Sartre. Quelques-uns déclarent : « Nous nous considérons comme arrêtés avec lui. » Les calomnies vont leur train tandis que l'accusé est amené enchaîné, menottes aux mains, devant les faux témoins. Le procès dure une semaine : d'un côté sont les pauvres et l'élite intellectuelle, de l'autre les forces réactionnaires : loi, ordre, mafia, Eglise. Ne craint-on pas avec lui le triomphe du communisme ! L'émotion est à son comble lorsque l'on rejette certaines accusations : injures, outrages à magistrat, etc., mais retenant celle d'occupation d'un lieu public, on le condamne à cinquante jours de prison, d'ailleurs déjà effectués.

Et c'est à Partinico qu'il s'installe, une des places fortes de la mafia, c'est là qu'il publiera en 1956 *Bandits à Partinico,* véritable document humain ; là aussi il veut soulager matériellement, surtout il veut donner aux humbles conscience de leurs propres problèmes, il veut répandre la culture, susciter la conscience, libérer les corps et les esprits. Une fois encore — 1956 —, l'hiver est dur, le chômage augmente. Une fois encore, Danilo entreprend un jeûne. C'est ainsi que sa vie est prise dans un éternel balancement.

D'abord l'action : lutte, travail, voyages, publication de livres, à quoi répondent calomnies, attaques. Il leur oppose le jeûne, « lorsque, dit-il, tout a été inefficace ».

Son action est multiple : *Enquête à Palerme* paraît en 1957. C'est le résultat d'une enquête menée par des équipes de volontaires. Elle fournit des centaines de fiches, réponses bouleversantes, livre qui peut être utilisé, a-t-on dit, par les ethnologues, sociologues, criminologistes, psychiatres. A ce livre fait suite un *Congrès pour la pleine occupation,* réuni à Palerme en 1957, voyages en Europe, conférences en différents lieux : Stockholm, Paris, Russie, Yougoslavie, Sénégal, Ghana. Danilo veut, dans les pays où elle a été réalisée, étudier la planification et ses conséquences, d'où une nouvelle œuvre, *Enquête sur un monde nouveau,* en 1958. Cette planification, il voudrait la voir appliquée à la Sicile, que les individus y prennent conscience des problèmes économiques, qu'ils se groupent librement pour agir. Toujours Danilo mettra en valeur les pouvoirs de l'individu et la puissance des petits groupes, n'attendant pas grand-chose de l'autorité étatique.

Les livres de Danilo sont toute autre chose que des œuvres littéraires : ce sont des constats, les réponses tantôt d'officiels : ministres, présidents de soviets, directeurs d'instituts scientifiques, tantôt de simples paysans ou pêcheurs, témoignages d'anciens bandits, de chômeurs, de malheureuses femmes. Ils nous touchent d'autant plus qu'on n'y sent nulle littérature, nulle phrase bien balancée, mais la vie elle-même dans ce qu'elle a de plus vrai et parfois de plus sordide.

Action encore la formation de centres qui multiplieront

ses efforts de lutte contre misère, ignorance, superstitions ; ses efforts d'éducation véritable : agronomie, hygiène, couture, etc.

N'oublions pas, obtenues grâce à lui, les constructions des digues dont celle de Brugue en 1963, une autre en 1965, de barrages pour empêcher l'eau des rivières de se perdre alors que le pays meurt de sécheresse.

Action plus hardie encore puisqu'en 1965 il dépose une plainte contre Mattarella, homme politique, toujours élu, car il a le soutien de la mafia et la puissance que donnent des moyens déshonnêtes ; pour la première fois, dit-on, a été posé à la nation, aux partis, au Parlement, un cas de conscience. Le courage de Dolci n'a pas laissé insensibles les hautes sphères nationales : malgré ses supports et son influence, Mattarella est exclu du Parlement.

Mais nous sommes dans un cycle infernal ; ses ennemis redoublent d'audace, les calomnies, les attaques se font plus vigoureuses. Comment ! il a osé « diffamer l'Italie à l'étranger » ! De nouveau il sera condamné à la prison. Emu par les protestations qui proviennent de tous les pays et de tous les partis, de Sartre à Mauriac, de Silone à La Pira... on n'ose pourtant l'enfermer et la liberté provisoire ne lui est pas refusée maintenant. Mais son passeport lui sera confisqué !

Il a accepté le Prix Lénine de la Paix. Bien sûr, on l'accuse de communisme, on le traite d'agent pernicieux, inmoral, etc... alors que lui déclare : « Pourquoi ne pas accepter ce prix puisqu'il reconnaît la valeur de la non-violence ? Comment ! il proteste quand au bout de plusieurs années les promesses de travaux n'ont pas été tenues ! »

Alors, c'est la troisième phase : le jeûne pour mettre les hommes en face de leurs responsabilités, jeûne qui va jusqu'à la perte de connaissance et au coma. A signaler que Danilo Dolci en est à son huitième jeûne.

Mais aussi c'est souvent la victoire : les travaux qui s'effectuent, l'amélioration des conditions de vie, l'union qui se fait autour de son nom, la vérité, la pureté, l'honnêteté triomphantes. Certes, il n'a pas détruit la mafia, mais ne lui a-t-il pas tenu tête, n'a-t-il pas redonné confiance à ceux qu'elle terrorisait, n'a-t-il pas attiré l'attention sur les problèmes de la Sicile, hâté son développement ?

Tout cela — il faut lire *Le combat de Danilo Dolci* paru chez Stock pour le voir dans le détail et non pas dans ce sec résumé — accompli par les seules armes pacifiques : la parole, le sacrifice, la communion avec les hommes. Aux injures, aux menaces, il ne répond que par le silence et le jeûne. Ainsi il a proclamé la force de la non-violence et que tout est possible si les hommes veulent travailler ensemble. Alors, ayant détruit famine, chômage, misère, terreur, fanatisme, on pourra enfin, comme Danilo Dolci le désire, œuvrer pour la Paix.

Geogette RYNER

LA RÉALITÉ N'EST PAS LA SŒUR DU RÊVE !...

LES MILIEUX EN COMMUN

Il faut avant tout se placer au point de vue des intentions des organisateurs ? Elles ont été, en général, au-dessus de toute critique malveillante et, de plus, excellentes. Beaucoup de tribuns, en effet, se sont absorbés dans les joutes oratoires, d'autres militants confinés dans la propagande écrite. Mais personne n'a su suffisamment prôner l'efficacité de l'exemple. C'est dans cet exemple que gît réellement ce que l'on pourrait appeler, sans équivoque : la propagande par le fait. Nous entendons par-là celle qui édifie, ennoblit, auréole l'humanité, avec tout l'éclat inhérent au courage et à la volonté.

A toutes les époques, il y eut des novateurs pleins de hardiesse, hantés par un idéal communautaire, vivant par lui et pour lui, allant à travers les terres lointaines faire des essais pratiques de sociétés égalitaires et fraternelles.

On connut les phalanstères de Fourier que les colons qui suivirent répudièrent avec raison. L'Amérique latine, de son côté, sembla un temps la terre prédestinée pour le communisme expérimental. Les essais s'y multiplièrent. Essais souvent malheureux. Au Brésil, au Texas, en Uruguay et en Argentine, le bilan des colonies communistes ne répondit pas à l'espérance des débuts. N'importe, tout cela ne condamne pas les hardiesses des novateurs.

Au début du siècle, la France fut le théâtre d'une tentative. G. Butaud voulut, aux portes mêmes de la Ville-Lumière, matérialiser son idéal. Il y eut de sa part un réel courage à vouloir réhabiliter les essais pratiques de communauté sociale. Au lieu de partir en guerre contre les lions, les rhinocéros, et... les Noirs ; au lieu de prétendre installer la civilisation à coups de fusil dans toute la rose des vents, Butaud rêva tout simplement de

---

FOYER INDIVIDUALISTE D'ETUDES SOCIALES DE PARIS. — Au café Saint-Séverin (salle du sous-sol), 3, place Saint-Michel, Paris (métro : Saint-Michel).

DIMANCHE 15 OCTOBRE 1967, à 14 h 30

Conférence par **HEM DAY**

MECILAS GOLBERG

un mystique de l'anarchie

coloniser quelques hectares de terre, aux environs de Paris, selon les données d'un régime communiste. Malheureusement, le sort fut le même que pour les tentatives faites au Brésil, en Argentine et ailleurs.

Avant lui, à Aiglemont (Ardennes), s'était installé le frère d'Emile Henry qui se rendit célèbre par ses attentats terroristes, Fortuné. C'est dans cette colonie que furent publiées de petites brochures de propagande que l'on trouve encore chez les militants d'âge. Elle périclita par le manque d'entente — à ce qui fut dit — de ses pionniers.

Entre les deux guerres ce fut en Costa-Rica l'essai de Raoul Odin, de sa famille, rejoints par Marius Theureau et Dury puis par Georges Vidal, mort récemment. Ils échouèrent pour diverses raisons. Vidal, lui, en ramena les éléments d'un livre curieux sur sa vie éphémère avec une Indienne.

On ne peut tout citer, mais je n'aurais garde d'oublier V. Coissac et son *Intégrale* installés en Agenais bien avant le dernier conflit mondial. Bien conduit, « ce milieu de vie en commun » dura plusieurs années, avec des hauts et des bas. Seule la mort de son fondateur — je crois — y mit un terme. Il fut efficacement aidé par ceux qu'il appelait « les cultivateurs », les frères Théron, hommes aptes à la culture par métier, qui lui apportèrent de manière constante et leur dévouement et leur labeur opiniâtre. Ancien instituteur, V. Coissac affectait sa retraite à l'entreprise. Il écrivait, et imprimait lui-même, des opuscules : les *Entretiens de maître Barthélemy* et même divers livres qu'il envoyait d'office aux militants dont il recueillait les noms et dont la vente, pas toujours assurée, le procédé n'étant pas goûté par tout le monde, ajoutait une somme coquette au budget général. Enfin, un bulletin, paraissant assez régulièrement, édité également par ses soins, entretenait ceux qui s'intéressaient à l'effort de cette petite « société » des difficultés et des projets de ses membres.

Plus récemment, après la libération, Girardin, Serru et quelques-uns de leurs camarades tentèrent, dans le Gard ou l'Hérault, une implantation qui échoua pour des raisons que j'ignore. Des amis espagnols enfin tout dernièrement, dans une tentative analogue, durent s'incliner faute de fonds suffisants ; les déboires financiers étant en général la cause sous-jacente ou directe de l'échec.

Et malgré tout, je soutiens qu'il ne faut rien en conclure contre les colons ni même contre leur idéal. Cela se conçoit. Ces novateurs et colonisateurs se heurtaient, fatalement, dans leur débordement d'altruisme, à la réalité brutale de la société actuelle, à la mentalité des hommes de nos jours.

Le déséquilibre des intérêts, l'égoïsme dont on nous empoisonne dès le berceau, l'intervention néfaste des gouvernements — pour ne citer que ces éléments désagrégateurs — font de la société actuelle un vaste champ

d'antagonismes, un incandescent foyer de rivalités, d'acrimonies et de haines. Cela seul suffirait pour déconcerter les plus généreux essais de communisme, les retraites les plus compréhensibles dans quelque Atlantide nouvelle.

Il est assez difficile de greffer, sur un organisme antagonique, propriétaire et autoritaire, un autre organisme qui serait fraternel, communiste et libertaire. Quel Hercule pourrait, sans modifier les bases de la société entière et sans rénover le cœur humain, faire, hic et nunc, un essai complet de nivellement social, de fraternité communiste ? Il se heurterait, fatalement, à l'ambiance réfractaire que nous subissons.

Faut-il décourager pour cela les groupes enthousiastes qui fondent des colonies ? Nullement. Si demain on recommence, je serai de la partie, dussé-je me mettre à dos les moutardiers de tous les papes. Car ce serait criminel d'empêcher ces explorations hardies. Aucun échec, au surplus, ne peut émousser la foi ; fatalement, on continuera ces tentatives. L'avenir de la société n'est-il pas un idéal de liberté intégrale ? Mais quand on se lance dans des expériences communistes, on sait que, fatalement, la colonie revêtira quelques-uns des caractères essentiels de l'ordre social actuel. Fatalement aussi, les associés seront un peu tels que l'éducation actuelle nous fait tous. On ne pourra que s'approcher de l'idéal, non le matérialiser. On pourra réaliser une approximation de communisme, non un modèle de communisme.

Docteur HELLAS

P.S. — *La période de vacances agissant sur la parution quelque peu anormale de la revue m'oblige à reporter au numéro prochain la suite des articles sur Hugo Blanco.*

Cocktail au vitriol

LE PEUPLE FRANÇAIS RECLAME LA GUERRE

Le peuple français s'énerve. Il est gavé, il n'a plus rien à revendiquer, il réclame le chambardement. Jamais le peuple français n'a été aussi choyé. Lui et ses compagnes encaissent à chaque fin de mois de munificents appointements en rémunération des efforts pénibles auxquels on lui demande de s'astreindre afin de tuer le temps dans les administrations, les banques et les bureaux à paperasse. On lui accorde des vacances tant et si bien qu'il ne sait plus comment les utiliser. On le gratifie de loisirs sans fin en le mettant à la retraite en pleine force de l'âge.

Et tout ce pognon que la planche à billets lui déverse à foison, il en est bien embarrassé, il ne sait qu'en faire. Le peuple français commence à en avoir marre. Pour toute récréation, que lui offre-t-on ? De la T.V., des résultats de football, de l'auto ! Et après ? Après on recom-

mence : T.V., résultats de football, kilométrages illimités d'auto sans spécification de destination. On lui fait bien miroiter des voyages dans la Lune, mais cela ne peut le tenter. Qu'irait-il faire dans la Lune ? Se sur-embêter ?

C'est bien la première fois de toute son histoire que le peuple français n'est pas favorisé de quelque guerre récréative, étrangère ou coloniale. Son admirable légion étrangère se tourne les pouces ; sa jeunesse en est réduite à attaquer quelque bijouterie, quelque minable banque de banlieue, voire des dames seules.

Sa dernière guerre, celle du Vietnam, où il y avait encore un peu de gloire à glaner, ce dont il est très friand, le peuple français, ces traîtres de Yankees la lui ont soufflée. Pas étonnant que le peuple français, à la suite de son prestigieux leader, garde rancune à cette perfide bande à Johnson. Vous voyez pourquoi on est en froid avec eux.

Le peuple français cependant a fait confiance à ses dirigeants. Ceux-ci lui avaient demandé une production intensifiée de bébés roses, devant servir de chair à bombardement. La réponse a été des plus généreuses. Les maternités déversent le matériel à jet continu ; les magasins HLM sont archi-combles, on ne sait plus où entreposer les stocks. Les déchets dus aux accidents d'auto, aux accidents de travail, aux noyades, aux assassinats sont insignifiants. Il est grand temps de procéder à une liquidation massive. Alors, Général, on compte sur vous. Organisez-nous une bonne guerre en vitesse, on s'impatiente.

Vous n'avez pas d'ennemi en vue, objectez-vous ; vous êtes en excellents termes avec tout le monde ; avec Chinois, Russes, Africains, Rhodésiens et même que vous ne vous entendez pas trop mal avec les Yankees ! Ça, Général, ça c'est pas notre rayon. Nous, c'est la guerre qu'il nous faut. A vous de vous débrouiller pour nous en dénicher une ou même deux ou même trois. N'importe où, n'importe lesquelles. Vous êtes militaire, faites votre métier de militaire.

La guerre, c'est dangereux, entendons-nous quelque timide pacifiste protester. Aucune importance ! Crever pour crever, autant crever atomiquement que de pourrir dans un asile de vieux. Et puis, Général, vous voyez bien que la bourse est dans le marasme. Un marché noir s'impose d'urgence.

Pour l'Union belliciste européenne. Section française « EL CYNICUS ».

p.c.c. R. ANSAY

LE GENERAL DENTZ, par *André Laffargue*. — Ce livre nous reporte à la période 1940-45. Il intéressera ceux-là qui seulement aiment le côté peu connu de l'histoire. On y trouvera des détails, pas très jolis jolis, sur l'attitude des vainqueurs. *Franco* ..... 5 francs

Points de vue et manières de voir

PRIMAUTÉ DU SOCIALISME

PREMIER ARTICLE

Avant d'aborder un sujet il faut s'entendre sur une définition des mots. Considérons, avec le vieux « Petit Larousse », que le socialisme est l'incorporation à la collectivité de tous les moyens de production et la répartition du travail et des produits entre ses membres. Cela entraîne peu de différence avec le collectivisme et même le communisme. Au contraire le capitalisme laisse les moyens de production aux mains de propriétaires.

En socialisme on répartit les produits en fonction des services que chacun rend à la collectivité. En capitalisme les propriétaires de produits les vendent aux autres hommes. S'il y a beaucoup de produits offerts, leurs prix diminuent, arrivant même à tomber au-dessous de leur prix de revient. Pour éviter des pertes, les propriétaires sont souvent conduits à réduire les productions.

Or, la richesse c'est la production indépendamment des prix de vente ; un kilogramme de pain vaut le même nombre de calories alimentaires quel que soit son coût. De même pour tous les produits ; c'est leur utilité ou l'agrément qu'ils comportent, si on les consomme, qui seulement compte et non ce qu'on les paie. Payer signifie uniquement qu'un morceau de papier monétaire change de mains.

A la table familiale classique, le père coupe le pain en larges tranches qu'il distribue à chaque convive. Tous sont satisfaits. Si le « pater familias » exigeait un paiement de chacun, les enfants ne pourraient pas payer. L'allégresse ferait place à la désolation. Ce serait une économie par achat et vente, une économie capitaliste.

Si la propriété de la production est collective, plus celle-ci est grande plus il y a de richesses pour chacun. L'intérêt de tous est qu'il soit produit le plus possible. Si la propriété est individuelle, les intérêts sont antagonistes. Le vendeur veut vendre cher, l'acheteur payer bon marché. L'ouvrier peut produire moins pour valoriser son travail.

Schématiquement, si on représente la richesse d'un pays par un tapis dont chacun est invité à tisser sa part, en capitalisme chaque exécutant est gêné par les producteurs voisins qui ont intérêt à être concurrencés le moins possible. Il désirera que l'on produise peu pour vendre plus cher. En socialisme, chacun aura à œuvrer le plus qu'il pourra. Non seulement il n'aura pas à craindre d'être gêné, mais il devra être aidé par tous les autres, les intérêts étant confondus. La surface du tapis, c'est-à-dire la richesse de chacun, augmentera plus facilement. Il n'y a plus de malthusianisme économique. Des primes pouvent permettre l'émulation.

La production n'est faite que de services. Par exemple dans une mine, si on néglige les redevances dues au propriétaire qui est souvent l'exploitant, le prix de revient ne comprend que des paiements de travailleurs, c'est-à-dire des services, que ce soit le salaire du mineur auquel s'ajoute celui des ouvriers qui ont construit les haveuses et le matériel, celui des pousseurs de wagonnets puis des cheminots qui convoient les trains transporteurs ; enfin, les services commerciaux, tout se traduit en émoluments. Moins il y a de services utilisés, plus le prix de revient est bas.

En capitalisme, le nombre de personnes employées aux services productifs, créateurs de richesses, n'est qu'une très faible proportion du nombre des improductifs occupés à la vente des produits. Les armées de représentants, de publicitaires, les comptables nécessaires pour chiffrer le tien et le mien dans toutes les branches, consomment des richesses mais n'en produisent pas.

Dans l'économie qui nous régit, allant de plus en plus vers l'automation, grâce à la technique, le nombre des producteurs utiles pour une même fabrication de richesses, diminue. Les gens pour vivre doivent émarger en qualité de non-producteurs. Ils deviennent intermédiaires. Par la force des choses, l'Etat, pour les occuper, crée davantage de fonctionnaires. On utilise beaucoup d'hommes à des créations qui ne sont pas à vendre, c'est le rôle des militaires de stocker des armements qui ne demandent pas preneurs mais conduisent aux guerres. Celui qui ne trouve pas à s'embaucher dans l'une de ces branches n'a d'autre ressource que de se faire gangster. On trouve de plus en plus difficilement d'autres emplois.

En économie socialiste, où il n'y a pas à vendre, mais seulement à répartir, disparaissent tous ceux qui ne servent qu'à chiffrer ou discuter des propriétés personnelles à chacun : les innombrables comptables, les avocats et juges au commercial ou au civil ; les multiples encaisseurs, receveurs : la richesse du pays ne varie pas de la valeur d'un grain de blé, qu'on oblitère ou non un ticket sur un autobus. Les notaires, les assureurs, les banquiers deviennent inutiles.

Une économie capitaliste fait faillite s'il n'y a pas consommation, car alors il n'y a pas achat. C'est pour-

L'ECONOMIE QU'IL NOUS FAUT

par ELYSEE REYBAUD

Ce livre est destiné aux partisans comme aux adversaires de l'économie distributive. Son auteur examine les solutions actuelles face aux solutions futures qu'il préconise en économiste conséquent. *Contre-courant* a la chance de pouvoir diffuser cet excellent ouvrage à un prix qui représente le tiers de sa valeur réelle. Un volume de plus de 400 pages, grand format, 3 fr. + port 1,10, FRANCO : ..... 4,10 francs

quoi on pousse à la consommation, c'est-à-dire à la diminution des richesses. En socialisme, moins chacun consomme, plus il reste à partager. La publicité devient inutile, si ce n'est qu'elle est remplacée par des notices véridiques indiquant ce qui est disponible aux intéressés, sans vouloir pousser à l'achat.

De nos jours on dit au public qu'il est bon d'exporter et mauvais d'importer. L'exportation n'est que le paiement des importations. S'il était possible de recevoir sans rien payer, la richesse nationale n'en serait que plus accrue. Pour donner du travail à ses nationaux, chaque pays fait effort pour exporter sous des prétextes divers. Il y eut le plan Marshall. Maintenant, il y a les cadeaux aux pays sous-développés, à nos anciennes colonies, les prêts à fonds perdus, les fournitures gratuites d'armements, l'astronautique, tous moyens louables ou lamentables employés pour produire aux frais des contribuables, sans qu'il y ait de paiements compensateurs.

Elysée REYBAUD

A AUGUSTE BLANQUI

Vers récités par l'auteur sur la tombe d'Auguste Blanqui le 2 janvier 1881 à la grande manifestation que fut l'enterrement du vieux révolutionnaire :

La mort, après dix ans de bagne,
A pris le vieux de la montagne ;
Eh bien ! oui, vous les meurtriers,
Eh bien ! oui, lâche et vile meute,
C'était le père de l'émeute
Et nous sommes les émeutiers !

Peut-être si le peuple est brave,
S'il se lasse enfin d'être esclave,
D'émeute en émeute, on fera
Sa révolution première ;
De l'implacable égalitaire
Sur vous le niveau passera.

Debout pour les luttes dernières
Nihilistes, incendiaires,
Esclaves, jacques, serrons-nous
Tous ceux qui n'ont ni dieu ni maîtres,
Qui ne sont ni valets ni traîtres,
Saluons notre père à tous.

Louise MICHEL

Les langues internationales

UNE LANGUE COMMUNE POUR L'HUMANITE ?
OUI
L'ANGLAIS OU L'ESPERANTO ?

Toute autre solution semble utopique. Lecteurs de Contre-courant, *à vous de juger.*

LE temps des chercheurs dans ce domaine est révolu. L'heure est à l'action. Tout le monde est d'accord pour constater que la diversité des langues nous mène à un énorme gaspillage de temps, d'énergie et d'argent. « Aux Nations unies, malgré les efforts de cinq cents traducteurs, des documents vieux de plus de dix ans sont encore en souffrance. Mêmes difficultés et même gaspillage dans toutes les organisations internationales, dans les congrès, dans le commerce international, chez les chercheurs et les étudiants » (Burney). La vie de l'homme, hélas ! est courte. Pour travailler avec efficacité, les chercheurs, les savants devront bientôt connaître une dizaine de langues dont le russe, le chinois, etc. Doivent-ils — et nous *a fortiori* — passer un tiers de leur temps à étudier des langues nationales, bien souvent sans en maîtriser aucune ? Non, bien sûr !

Remontons rapidement le cours de l'histoire. Nous constatons que le latin a occupé la première place jusqu'au XIV^{e} siècle, où nous assistons alors en Europe au triomphe des langues nationales ; mais elles luttent entre elles, chacune voulant être la plus répandue. C'est le français qui s'impose peu à peu en Europe et ce, jusqu'au XIX^{e} siècle. Depuis, au détriment du français, l'anglais se taille peu à peu la part du lion. La montée des Etats-Unis d'Amérique, ajoutée à l'importance croissante de l'Empire britannique, a contribué à augmenter la suprématie des pays de langue anglaise.

L'anglais peut-il vraiment s'imposer comme langue internationale ? « La plupart des traductions se font dans le monde à partir de six langues et ici encore l'anglais affirme sa suprématie : quatre mille titres anglais (soit 32 p. 100 de la production mondiale) sont traduits en seize langues... (chiffres de R.E. Barker, Unesco). On retrouve la même suprématie anglaise dans presque tous les domaines : il semble ainsi que la moitié des journaux du monde entier et 60 p. 100 des émissions radiophoniques s'expriment en anglais » (Burney). Mais ne soyons pas dupes : 90 p. 100 de cette production est anglo-saxonne, donc nationale ; elle répond à la prospérité de la presse et du livre anglo-saxons. Bien sûr, la valeur culturelle de l'anglais est indéniable ; et sa prononciation difficile, son orthographe abracadabrante, bien que n'étant pas des facteurs en sa faveur, ils ne changeront pas la situation.

L'anglais pourrait donc être cette langue tant attendue par l'humanité, mais remarquons déjà que dans des pays

comme l'Inde, les Philippines, le Pakistan où il était, il y a quelques années, encore langue officielle, il subit actuellement la concurrence des langues nationales. D'autre part, l'expansion de la Russie, de la Chine, du Japon va peu à peu faire reculer les positions de l'anglais sur l'échiquier mondial, ce qui me fait dire que cette langue arrive actuellement à son apogée. L'apogée d'une langue nationale ne peut coïncider qu'avec l'apogée culturelle, commerciale, industrielle, politique et autre du ou des pays concernés, d'une manière générale à la prospérité économique de ceux-ci. Notons également que ce n'est pas tout à fait le même anglais qui se parle à Londres, à New York ou à Sidney : les linguistes reconnaissent deux catégories principales de dialectes anglais : le britannique et l'américain. Il est évident aussi que certains pays socialistes n'accepteront jamais l'officialisation de cette langue nationale. Et les pays socialistes seront suivis par un grand nombre d'autres, amis ou ennemis des peuples anglo-saxons, par exemple : la France, même après le départ de qui vous savez.

Il faut donc une autre solution !

Déjà, au XVII[e] siècle, Descartes préconisait, « la création d'une langue dont la grammaire serait si simple, d'une régularité et d'une logique si absolues qu'elle pourrait être apprise sans effort par n'importe qui. » La langue internationale devra donc être des plus démocratiques, être — comme le proclama de Beaufront, premier champion de l'espéranto en France —, « ... assez simple pour être apprise par tout individu possédant une teinture de grammaire dans sa langue maternelle... », et non pas seulement — comme c'est le cas des projets naturalistes — être à la portée des « personnes d'instruction moyenne de culture anglo-romane et pour les érudits germaniques et slaves » (De Guesnet), ce qui en clair veut dire à la portée des personnes connaissant déjà l'anglais et le français, ou bien l'anglais et l'espagnol...

Vous avez lu dans le numéro 149 que l'interlingua était compris dès la première leçon par ceux qui sont un peu familiarisés avec le latin ou les langues romanes ! Mais ceux qui ne possèdent pas ces bases ne comprendront pas : à qui fera-t-on croire en effet que quare (pourquoi) de l'interlingua est plus compréhensible que kial (pourquoi) de l'espéranto ? D'ailleurs, la compréhension immédiate est un leurre, et ce que l'on gagne dans la compréhension passive, on le fait perdre dans l'utilisation active de la langue. Si l'on admet qu'interlingua est relativement facile à comprendre ou à lire (quand on connaît déjà deux ou trois langues occidentales), il est par contre bien moins aisé à écrire et encore moins à parler. En somme, l'interlingua n'est fait que pour les polyglottes, ou tout au moins pour des personnes qui ont commencé à apprendre deux ou trois langues occidentales.

Les projets naturalistes ne pourront jamais être utilisés que dans certaines régions du globe, et si par hasard une telle solution devait se révéler fructueuse, elle appellerait aussitôt la création d'autres langues naturalistes, panslave, panafricaine, pangermanique, etc.

Où est donc la solution ? Je vous ai parlé de l'anglais ; la deuxième solution réelle qui nous est offerte est constituée par l'espéranto.

L'espéranto a maintenant quatre vingts ans de pratique ; et — ceci mérite d'être noté — après les guerres mondiales, cette langue a reconquis ses positions, et progresse sans cesse, quoi qu'en disent ses détracteurs. Les faits le prouvent :

Les congrès universels réunissent un nombre toujours croissant de participants, 4.010, au dernier congrès de Budapest en 1966. En 1965, le premier congrès en Orient eut lieu à Tokyo : 800 délégués étrangers représentant quarante pays y participaient aux côtés de 900 espérantistes japonais. Voici ce qu'écrivit J. Jacquet Francillon, envoyé spécial permanent du « Figaro » : « Si l'espéranto avait encore besoin d'apporter la preuve de son efficacité comme moyen de communication universel pour répondre aux critiques de ses détracteurs, c'est maintenant chose faite. En cinq années de présence dans ce pays, c'était bien la première fois qu'il m'était donné de voir un groupe important de Japonais refuser de s'abandonner au réflexe grégaire né d'un complexe à l'égard des étrangers. Ici, d'un bout à l'autre de l'immense hall du théâtre d'Ueno, on s'interpellait, et l'on bavardait, on plaisantait par groupes cosmopolites. Et, miracle, on le faisait avec l'aide d'une seule et même langue... »

Eh bien ! voyons rapidement ce qu'est l'espéranto :

En 1887, le Dr Zamenhof, d'origine polonaise, publia sous le pseudonyme de Dr Espéranto (celui qui espère) un ouvrage intitulé « Langue internationale ». La grammaire de l'espéranto consiste essentiellement en seize règles fondamentales qu'on peut facilement apprendre et retenir. Le vocabulaire est formé, en sa plus grande partie, par des racines communes aux grandes langues européennes, alors que la structure de l'espéranto, par l'agglutination des termes, se rapproche de celle d'autres langues. Le système d'affixation permet de former au moyen d'une racine — et ceci intuitivement au cours de la conversation même — de nombreux mots, disons une dizaine en moyenne. L'orthographe est phonétique. L'ensemble de toutes ces caractéristiques donne à la langue internationale une souplesse et une richesse telles qu'elle permet son utilisation dans tous les domaines de l'esprit et de l'activité humaines.

L'espéranto évolue naturellement, c'est-à-dire de la même manière que toute autre langue vivante et littéraire. Cette évolution de la langue se manifeste principalement par l'accroissement du nombre de racines : en particulier on sait que tout terme vraiment international (c'est-à-dire au moins roman, germanique ou slave) peu entrer de plain-pied dans la langue.

En 1887, un glossaire de base d'environ 920 racines était publié. Avec ce nombre réduit de racines, chacun était à même de former automatiquement environ 10.000 mots.

Vraisemblablement, ceci est un facteur qui doit expliquer l'expansion, somme toute rapide, de l'espéranto dans le monde — l'âge d'une langue s'évalue en siècles. Il n'est point besoin de connaître par cœur un vocabulaire étendu, il suffit de connaître un nombre réduit de racines, duquel chacun déduit intuitivement le vocabulaire complet. Depuis 1887, tous les dictionnaires ont publié un nombre croissant de racines (4.536 racines officielles actuellement ; le dictionnaire international espéranto-espéranto contient 7.866 racines), avec lesquelles on peut former plus de 80.000 mots, ce qui, bien sûr, permet de couvrir largement tous les besoins d'une langue culturelle. En outre, il existe environ 120 à 150 glossaires spécialisés pour diverses branches des sciences et de la technique.

Des travaux scientifiques ont été entrepris sur l'espéranto. Voici des résultats qui parlent d'eux-mêmes :

Mots appris en espéranto	Mots appris en anglais	Résidu de mots inconnus dans un texte ordinaire
—	—	—
550	1.400	16 %
965	3.000	7 %
2.000	7.000	1 %
2.800	10.000	0,25 %

(16 % de mots inconnus correspondent certes à une connaissance insuffisante de la langue : le lecteur doit chercher le sens d'un mot sur six) (Setälä).

Malgré une évolution normale et indispensable, l'espéranto a conservé et renforcé son unité. Le schisme de l'ido a certes secoué le mouvement pour l'espéranto en 1908 ; mais il en est, depuis longtemps, sorti revigoré et grandi, comme après une bonne maladie (1). D'autre part, l'académie d'espéranto, composée de sections spécialisées (phonétique, lexicologie, grammaire), présidées par des linguistes réputés, veille à son unité et suit son évolution. C'est ainsi que de projet qu'il fut, l'espéranto s'est transformé peu à peu en une langue vivante répondant à toutes les exigences de la pensée logique, des relations humaines et de l'expression artistique.

Il serait trop long d'énumérer ici toutes les applications pratiques de l'espéranto. Citons simplement pour mémoire :

— un réseau de 3.450 délégués répartis dans soixante pays à la disposition de l'Association universelle pour l'Espéranto. — L'organisation à l'échelle internationale de conférences et de congrès réunissant chaque année 2.000 à

(1) *Les réformes de l'ido ont parfois un aspect attrayant; presque toujours elles entraînent des inconvénients. Le désavantage majeur est d'avoir coupé le mouvement en deux en* 1908 ; *malheureusement, les idistes ne veulent pas le reconnaître. En tout cas, à l'heure actuelle, leur mouvement est pour ainsi dire inexistant : à peine plus consistant que les divers mouvements naturalistes pris dans leur ensemble.*

4.000 participants. — Dans le commerce, un nombre croissant d'importantes entreprises de transport (administrations ferroviaires de la Yougoslavie, du Danemark, de la Pologne, de l'Allemagne), commerciales et industrielles (Philips, Cook, Gevaert, Fiat, etc.) utilisent la Langue internationale pour la publicité ou la correspondance commerciale. — Dans le tourisme, à ce jour, il a été édité des dépliants touristiques sur plus de 700 villes et régions réputées. — Côté radio, vingt-deux stations émettent par an plus de 1.700 programmes représentant environ 550 heures d'écoute. — En littérature, l'une des bibliothèques d'espéranto la plus complète du monde, celle de l'Association britannique d'Espéranto, compte plus de 30.000 entrées. La littérature originale en Langue internationale (poésie, nouvelles, études philosophiques, romans) est également très importante. Notons pour terminer que l'Unesco en 1954 à Montevidéo, dans une résolution mémorable, a reconnu que le mouvement pour l'espéranto travaillait dans le même sens qu'elle, c'est-à-dire pour les « échanges intellectuels internationaux et pour le rapprochement des peuples ». Notons aussi qu'en 1959 l'Unesco décerna au docteur Zamenhof, initiateur de l'espéranto, le titre de bienfaiteur de l'humanité.

Certaines personnes chagrines adressent des reproches à l'espéranto. Or, il faut bien dire que ce qu'on lui reproche est vraiment minime à côté des avantages qu'il présente. Ses détracteurs le savent fort bien ; les plus loyaux reconnaissent l'expansion de la Langue internationale, mais ils ne veulent pas se plier à une certaine discipline : la discipline de cette langue qui en fait justement sa force. L'espéranto parlé en France, au Japon, en Chine ou en Argentine est toujours le même. On ne peut en dire autant de certaines langues nationales, et notamment de l'anglais. Mais la critique est facile et le parfait, s'il existait, serait encore critiqué par certains. Il est vraiment regrettable que des hommes dit « intellectuels » s'emploient de nos jours à contrer l'espéranto, et ceci au mépris de la plus élémentaire objectivité.

Cependant, remettons les choses à leur place et soyons bien certains que ce ne sont pas ses détracteurs — linguistes ou interlinguistes — qui peuvent faire grand-chose contre le mouvement pour l'espéranto :

Les véritables oppositions sont d'ordre politique !

Tous les pays qui se disent champions de la paix ne font rien en réalité pour la rendre effective. Une langue commune et neutre pour l'humanité serait déjà, soyons-en sûrs, un maillon important de la chaîne de la paix.

Les grandes nations s'en préoccupent-elles vraiment ? Non, elles ne rêvent qu'à faire triompher leur propre langue nationale : c'est l'impérialisme linguistique. Les principaux responsables de cet état de fait sont nos gouvernants qui, peu ou prou, nous poussent vers un nationalisme désuet. Et pourtant, si toutes les nations du monde voulaient se donner la main, il serait relativement facile d'atteindre le but recherché depuis des siècles,

par des hommes de bonne volonté : En cinquante ans, la Langue internationale pourrait être implantée définitivement. Voici ce que nous dit à ce sujet Mario Peï, le grand linguiste américain : « Une fois choisie, la Langue internationale devra être apprise dans toutes les écoles élémentaires du monde, selon une méthode naturelle, à côté de la langue nationale et sur un plan d'égalité absolue avec elle. Dans dix ans, une nouvelle génération d'interlinguistes (2) surgira dans tous les coins du monde. Dans trente ou quarante ans, ce sera une génération prête à prendre en main les rênes de la vie mondiale. Dans cinquante ou soixante ans, dans les pays civilisés tout au moins, la personne ignorant la Langue internationale sera aussi rare que celle qui aujourd'hui ne sait ni lire ni écrire. »

Or, Mario Peï, après avoir hésité plusieurs années, a finalement pris parti pour l'espéranto.

Lecteurs de *Contre-courant*, à vous de juger !... Le temps presse, la vie est courte, faisons en sorte que les générations futures ne se retrouvent plus devant les mêmes problèmes. Ayons toujours présent à l'esprit cette pensée de Lewis Mumford : « En ce moment, une langue mondiale est plus importante pour l'humanité que tout progrès technique. »

TONI CRISTOFOL

(2) *Dans le sens de « personne parlant une interlangue », que ce soit l'anglais, l'espéranto, le provençal ou le patagon.*

DANS SON BULLETIN du 15 mai, l'*Union interlinguiste de France* regrette que son adresse n'ait pas été communiquée à nos lecteurs. Elle avait été omise par l'auteur de l'article qui nous a envoyé une rectification parue dans le n° 150. Toutefois rappelons-la : *R. Jacobs*, 73, rue Danielle-Casanova, 93 - Pavillons-sous-Bois.

IMAGES DE NOTRE CHAOS

Byron a écrit quelque part : « Pourquoi je suis ici ? Je n'en sais rien. Où je vais ? Question inutile. Parmi des myriades de mondes vivants et morts : étoiles, systèmes, infinités, pourquoi serais-je anxieux au sujet d'un atome ? »

Si nous partageons volontiers avec Byron cette indifférence à l'égard de notre fatal destin, nous nous gardons toujours d'engager quiconque à imiter notre attitude. « Chacun voit midi à sa porte. » Et nous ne trouvons nul inconvénient à constater que des multitudes de créatures humaines se posent des questions sur la raison de leur présence ici-bas et sur ce qui les attend lorsqu'elles n'y seront plus.

Qu'à peine éclos sur ce grain de poussière l'homme ait crié au ciel sa détresse, sollicité des éléments une réponse

à l'angoissante question de sa venue en ce monde, et qu'un lourd silence ayant arcueilli sa suplique, il se soit résolu à trouver lui-même une réponse en se créant un Dieu à son image, cela nous semble parfaitement adéquat aux infirmités, aux faiblesses qui le caractérisent.

Qu'ayant ainsi donné un sens à sa propre vie, il en soit venu à chanter en des temples la gloire de ce créateur sorti de son imagination, il n'y a rien là que de très conforme à sa nature. Et nous voudrions bien n'avoir à contempler cela qu'en toute sérénité, comme on regarde de petits enfants s'amuser avec des jouets inoffensifs au contact desquels ils ne risquent pas de se blesser. Nous voudrions bien, tandis que des chants d'allégresse s'élèvent dans les temples, que l'on nous laisse à notre indifférence, que l'on ne nous procure point l'occasion de voir se profiler, derrière le faste et la pompe des églises, derrière l'innocence apparente des manieurs d'encensoir, les silhouettes de certaines créatures agrippées à leurs privilèges, silhouettes de forbans, de repus, d'immondes profiteurs.

Car lorsque Paul VI prononce ces paroles : « Il ne faut pas risquer d'accroître encore la richesse des riches et la puissance des forts en confirmant la misère des pauvres et en ajoutant à la servitude des opprimés », nous ne pouvons nous défendre d'un vif mouvement de protestation à la pensée que la fortune du Vatican est la plus monstrueuse du monde. Cet organisme possède un portefeuille de valeurs où figurent les affaires industrielles et financières internationales les plus vastes et les plus connues. (Il paraît même qu'il est gros actionnaire de laboratoires où se fabriquent certaines pilules contraceptives...) Quant à son domaine immobilier, l'expert comptable le plus qualifié du Saint-Siège serait, dit-on, incapable de l'évaluer.

Ce Paul VI aux goûts simples qui vit, paraît-il, dans une cellule monacale (mais qui utilise un téléphone en or !) nous fait l'effet d'un aimable plaisantin. Vous pensez bien qu'il ne propose aucun remède sérieux pour mettre un terme aux injustices qu'il dénonce dans son encyclique. Comme il n'y a pas d'autres solutions que les nôtres à cet infernal désordre que bon nombre de catholiques s'obstinent à appeler « l'ordre », imaginez la figure de la chrétienté si le pape, un beau jour, se déclarait anarchiste ! Les sacristies en seraient toutes retournées, car il y a beau temps que l'on s'est appliqué à édulcorer les imprécations révolutionnaires prêtées à un certain Jésus-Christ par des loustics qui se dirent ses apôtres, et les curés n'ont pas été formés pour propager ce que nous appelons, nous, la véritable bonne parole.

Non, ce n'est pas encore cette année que les papes joindront leur geste au verbe... ni qu'ils dépouilleront le Vatican de sa fortune pour la verser à la communauté. Continuons donc à les considérer pour ce qu'ils sont : de dérisoires farceurs.

Robert PROIX

SECOURABLE EUTHANASIE

LE dernier acte de notre vie, ce passage inéluctable du conscient à l'inconscient, ce départ définitif, enfin, angoisse plus d'un de nous. La mort... « ce grand sommeil sans rêves », n'a pourtant, en vérité, rien d'effroyable en soi; elle est plutôt consolante. N'est-elle pas le suprême refuge qui nous soit offert ? C'est bien ainsi que nous la présente le parnassien Leconte de Lisle.

Et toi, divine mort, où tout rentre et s'efface
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé.
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace
Et rends-nous le repos que la vie a troublé...

Au fond, ce que l'on redoute, ce n'est pas la mort elle-même, mais les affres qui la précèdent, les ultimes et souvent douloureux soubresauts, car il est bien entendu que pour les esprits libérés, l'idée puérile de l'enfer — cette invention de la haine matérialisée par des hallucinés — ne se pose pas.

Aux mensonges du catholicisme prédisant une éternité abrutissante et affirmant l'immortalité de l'âme — autre affaire de pure imagination et que, jusqu'ici, nul n'a pu contrôler, et si, comme d'aucuns le soutiennent, âme il y a, combien de « fétides et carnassières », pour me servir de l'expression vigoureuse de ce grand sertisseur de la langue qu'était Laurent Tailhade, doivent se rencontrer dans l'essaim tourbillonnant de toutes ces âmes innombrablement dispersées ! — ; donc, à ces billevesées il faut opposer, sinon la vérité, du moins le bon sens. Le cadavre n'est psychiquement plus rien, rien ne l'attend sinon la lente décomposition momentanément répugnante, mais qui aboutit en fin de compte à des gaz transparents et à de la poussière inodore. La crémation a l'avantage de faire cette transformation en moins d'une heure.

Le candidat à la mort n'a donc rien à redouter, pas plus qu'il n'a de motif d'espérer. Après la mort, c'est absolument comme avant la naissance : néant. Ce qu'il serait donc humain d'insérer dans nos mœurs de gens dits civilisés, c'est la méthode euthanasique, soit l'art de supprimer les souffrances inutiles des agonisants, suppliciantes pour eux et horriblement pénibles pour les leurs. Ce thème d'une haute pitié humaine mérite bien qu'on y réfléchisse.

En résumé, les douleurs locales, le malaise général, le chagrin de rompre pour toujours avec des êtres chers, l'appréhension de l'inconnu font de la mort un moment poignant que la science devrait s'employer à rendre, sinon agréable, du moins indifférent et indolore. Cela est-ce possible ?

Les poètes de l'Antiquité disaient que *l'avantage des hommes de l'âge d'or était de mourir entre les bras du sommeil.* Tel est le principe même de l'euthanasie.

Le docteur Binet-Sanglé, l'auteur de ce livre bien curieux *Le Haras humain,* dont les théories audacieuses et le très grand savoir se sont mis toujours au service

des hommes en vue de supprimer ou d'atténuer tout au moins leurs souffrances, examine les différentes manières d'insensibiliser les derniers instants de ceux qui, irrémédiablement perdus, retournent au néant. Dans *L'Art de mourir,* il énumère les divers modes de suicides à l'usage de ceux qui désirent fixer eux-mêmes l'heure de leur disparition. Et il présente aussi une liste assez complète de tous les euthanasiques connus depuis le traumatisme, l'électrocution, les produits chimiques, les poisons, les stupéfiants jusqu'à l'asphyxie. Et, en conclusion, il nous dit : « Puisque l'homme peut mourir sans douleur, en pleine béatitude même, c'est une cruauté de l'en empêcher et un abus de pouvoir d'autant plus grand de la part d'un Etat que celui-ci, en patronnant le mariage des mauvais géniteurs et en aidant ainsi à la multiplication des dégénérés, en n'appliquant pas les règles de l'hygiène publique, en ne supprimant pas les quartiers et les maisons insalubres, en tolérant la misère, en favorisant la production et la vente des poisons d'habitude comme l'alcool, en ne combattant pas comme il conviendrait les maladies transmissibles, est responsable de la douleur. Responsable de la douleur, il lui appartient de la combattre, si elle est curable, par la thérapeutique ; si elle est incurable, par l'euthanasie. »

Nous n'en sommes pas là ! La société capitaliste s'arroge le droit de tuer : ici, l'on guillotine, là, on électrocute, on garrotte ou on pend, sans parler des hécatombes guerrières. Mais elle s'insurge contre l'extermination des déchets, des tarés, des incurables, des monstres. Qu'on se souvienne certains procès ! Elle condamne le suicide, la mort hâtée en cas de souffrances intolérables et sans remède. Là encore, c'est le dogme chrétien qui obnubile l'intelligence et fourvoie les consciences : chaque humain étant une créature de Dieu doit attendre, en dépit de tout, que Dieu veuille bien le rappeler à lui...

Il est impossible à un esprit clair et bien équilibré de ne point songer à la mort. Or il me paraît indispensable de se débarrasser de la crainte métaphysique que l'on ressent à son approche, ainsi que de tous les préjugés dont on entoure actuellement le cadavre. Il est mieux de puiser en soi, le jour où elle frappe à la porte, le courage d'ouvrir à deux battants, de toiser le squelette et de fixer sur les orbites creuses un regard qui ne sourcille pas.

Jeanne HUMBERT

EUGENE HUMBERT, par *Jeanne Humbert.* — La vie et l'œuvre d'un néo-malthusien, porte la couverture de ce livre écrit par la compagne et collaboratrice du lutteur. Outre le néo-malthusianisme qui fut — et reste pour Jeanne — la raison d'être des époux Humbert, l'ouvrage est un reflet de la vie sociale des débuts du siècle à la seconde guerre mondiale. Seize illustrations accompagnent le texte de cette œuvre soigneusement présentée, aux exemplaires numérotés **8,00**

A PROPOS DE LA REUNION ORGANISEE AUTOUR DE HENRY POULAILLE

Depuis la Libération, quelques-uns de ceux qui firent partie du « Musée du Soir » installé par Poulaille, rue de la Médéah dans le XV[e], avant la drôle de guerre, rencontrent volontiers Ferdinand Teulé, président du syndicat des Bouquinistes, sur le quai Malaquais. Ils évoquent les vieux souvenirs, après s'être posé la question rituelle : « Et Poulaille ?... »

En somme, on vient aux nouvelles afin de compléter celles reçues du fondateur de l'école littéraire prolétarienne. On se sépare, on se revoit plus ou moins fréquemment, la liaison, grâce à Teulé, n'est jamais rompue. Les provinciaux de mon espèce qui « montent » à Paris passer une semaine ensoleillée, attendent l'année suivante pour se retrouver dans le bain.

Henry Poulaille s'est retiré à Palaiseau, dans la grande banlieue de Paris. C'est là où je l'ai rencontré en juin 1966. Je le trouvai, certes, content de ma visite, mais je pus mesurer au fil de la conversation l'étendue de l'isolement volontaire dans lequel il se confine, faisant le vide autour de lui, amer, déçu. Il rumine, comme disait Maurice Rollinat, l'ingratitude de ceux qui, « chers confrères du porte-plume populaire moderne », de bonne foi ou non, ignorent ou méconnaissent son œuvre. Insupportable injustice... qu'il importait de réparer. Ainsi, au soir de mon passage à Palaiseau, je rejoignis Teulé sur le quai, et nous décidâmes d'organiser autour de Poulaille la réunion qui s'est tenue ce samedi de 1967, au café « Procope ».

Teulé avait prévu une cinquantaine de convives, il en vint soixante-quatorze et six retardataires au moment du café. Quel soupir quand notre vieil ami, bâton de pèlerin au poing, fit son entrée dans la salle du premier étage ; on alerta ceux du second où il avait fallu dresser une table supplémentaire. Ce fut l'euphorie, on lui fit fête. Poulaille, c'est bien connu, a horreur des discours, il fallait tout de même le saluer, le remercier, lui, et aussi l'assistance venue de tous les coins de la France, sans parler des camarades belges et catalans qui avaient passé la frontière pour grossir nos rangs. Ainsi, ai-je lu la déclaration suivante :

« Mesdames, Messieurs, chers Camarades,

» Nous voici réunis grâce à l'activité de Teulé, malgré les rebuffades de Poulaille. Nous aurions pu être cent, cent cinquante, mais qu'importe le nombre puisque nous représentons tous ceux qui n'ont pu venir... Ils sont avec nous par la pensée et, comme nous, se réjouissent de pouvoir exprimer leur affectueuse admiration à Poulaille, auquel, tous, nous devons tant. Le but de cette réunion ne vise à rien d'autre que donner à Poulaille la preuve que si certains affectent d'ignorer ou d'oublier son œuvre, nous demeurons ses témoins vigilants. Il faut répéter une fois encore que notre assemblée ne précède aucune action ou création d'un quelconque mouvement, nous avons,

Teulé et moi, grâce à vous, simplement voulu confirmer que l'auteur du *Pain quotidien* demeure, d'un bout à l'autre de son œuvre, l'observateur impartial auquel doivent avoir recours tous les sociologues et historiographes attachés à l'étude et à la défense de la classe ouvrière pensante, de 1900 jusqu'au seuil de la dernière guerre.

» Merci à tous de nous avoir rejoints, de si loin, des quatre coins de la France ou même de l'étranger, félicitons-nous de nous sentir les coudes après une si longue séparation. Et faites-moi confiance, je me garderai bien de dire l'éloge de Poulaille, vous, bien d'autres s'en sont chargés, laissez-moi cependant vous lire la dernière lettre de Ferreira de Castro, qui résume toute notre pensée, de Castro, qui vient par télégramme de s'excuser auprès de Henry Poulaille :

» Mon cher André Sevry, d'abord je veux vous féliciter bien chaleureusement de ce que vous faites pour rassembler le 20 prochain les amis de Henry Poulaille. Et, étant donné que je suis l'un d'eux, bien enthousiaste, cela me touche beaucoup. J'ai toujours le projet d'aller ce mois à Paris, mais je ne sais pas encore si j'y serai à cette date-là. Je vais faire bien entendu tout l'effort dans ce sens, mais je crains de ne pouvoir réussir. Au cas où je n'arriverais pas à temps, je vous prie de saluer Poulaille en mon nom. Je l'aime fraternellement. Et je l'admire depuis longtemps. J'admire l'écrivain pur, le pionnier qu'il a été, qu'il est toujours. L'amitié chez Poulaille n'est pas faite de beaucoup de gestes ni de grandes paroles, elle est discrètre parce qu'il a la pudeur des fausses exhibitions, elle est discrète parce qu'elle est sincère, intérieure et profonde comme un culte. Je vous remercie d'avance et vous prie de croire à mes sentiments bien corsiaux. F. de Castro. Lisbonne.

Poulaille, plus ému qu'il ne voulait le paraître, remercia ; quelques amis lui répondirent chaudement. Vers seize heures trente, Sadi de Gorter, conseiller culturel de l'ambassade des Pays-Bas, convia l'assistance, rue de Lille où Gisèle de Gorter avait fait préparer un lunch. C'est là que Poulaille s'entretint longuement avec les « vieux de la médéah ».

Faut-il dire notre joie, à Teulé et à moi, finie la réception au « Procope » ? A coup sûr, l'entreprise avait été hasardeuse, sinon téméraire, c'est pourquoi nous ne la renouvellerons pas. Maintenant notre vieil ami connaît l'affection qui l'entoure dans sa retraite.

Désormais, nous irons par petits groupes et chacun de son côté, à la mi-juin, rue Louise-Bruneau à Palaiseau, numéro 15, apporter à Poulaille le réconfort des rudes et beaux souvenirs de ses batailles, de ses victoires d'autrefois.

André SEVRY

Dans le prochain numéro, *Contre-courant* publiera une étude de Henry Poulaille intitulée : LA RELIGION MEDICALE.

AU FIL DES JOURS

SOUS LE PROJECTEUR

La « gratuité » des soins. — Tour de vis supplémentaire au pressoir des revenus : « Il est souhaitable, recommande-t-on, que les soins soient un peu moins gratuits. » Voudrait-on nous faire croire que les fonds déboursés par la Sécurité sociale pourraient sortir d'une poche autre que celle des assurés eux-mêmes ? Disons, pour être franc, qu'il s'agit de sortir quelques liards de plus du bas de laine, de rogner un peu plus encore la ration de viande et de lait chez les ménages qui devront épargner pour couvrir le « petit risque », mais aussi pour participer aux prodigalités de l'Etat en faveur de ses fournisseurs et prêteurs.

L'Europe malthusienne. — La réglementation européenne en matière agricole, débattue au cours d'interminables palabres, vise essentiellement le soutien des prix, la régularisation des marchés, la fixation des prix d'intervention, ce qui, en clair, revient à retirer des marchés les surplus qui feraient jouer la loi de l'offre et de la demande contre l'intérêt des producteurs.

L'Europe du sucre. — Avant même d'avoir été admise au club européen, la Grande-Bretagne vient de conquérir, sans coup férir, le contrôle du marché du sucre, et cela, au nez et à la barbe de nos puissantes sociétés anonymes, prises au piège de leurs propres règles.

Mais ce n'est là qu'une préface à une opération américaine d'envergure. On ne compte plus les conseils d'administration de sociétés françaises grignotés par la marée noire du dollar.

Un trust du sucre serait susceptible d'avoir d'heureuses conséquences pour le consommateur si les prix intérieurs devaient s'aligner sur les prix mondiaux, inférieurs de quelque 80 p. 100. Mais on serait bien sot, à la Tate and Lyle Ltd, de négliger la splendide rente offerte par l'ouverture d'un marché où, jusque-là, les consommateurs avaient accoutumé de payer leur sucre au double de son offre aux frontières.

L'Europe des poulets —. Que veulent exactement nos aviculteurs qui, au temps jadis, ont assez réclamé la libre circulation des poulets, celle des poussins et des œufs, espérant concurrencer leurs collègues étrangers ? Las ! aujourd'hui que satisfaction leur est donnée, c'est la volaille néerlandaise et allemande — made in U.S.A. — qui submerge l'Europe à des prix de dumping, et c'est un beau tollé !

L'augmentation du revenu agricole ne peut être due, désormais, qu'aux subventions, dégrèvements, c'est-à-dire aux transferts opérés aux dépens des autres contribuables. Si encore le consommateur y trouvait son compte ! Mais les poulets qu'on leur vend n'en sont pas meilleurs.

L'Europe des carottes. — Alerte à la carotte nantaise.

Dix mille tonnes de carottes encore en terre attendent une hausse de plus en plus problématique et elles y pourriront par la faute d'un marché trop étroit, tandis que la carotte italienne, d'un coût inférieur de moitié, intéresse bien davantage le négoce.

Et c'est au tour des éleveurs de l'Ouest de s'indigner de la concurrence « déloyale » que leur causent les importations de viandes argentines et danoises. A part cela, tout va pour le mieux dans l'Europe du Marché commun qui, pour un nombre croissant de bernés, est devenue l'Europe des dindons.

Les yeux s'ouvrent. — « Les producteurs agricoles de nos régions ont espéré dans le Marché commun pour améliorer leur revenu et leur niveau de vie. Or, ils considèrent que son application se retourne contre eux. La libre circulation des marchandises entre les pays de la C.E.E. a pour conséquence de faire entrer sur nos marchés régionaux des marchandises à bas prix. Le Marché commun ne doit pas être pour les spéculateurs le moyen de faire circuler des marchandises à prix anormalement bas et de soutenir une concurrence déloyale. Les prix agricoles doivent tenir compte des coûts de production réels de chaque pays, charges, salaires et fiscalité unifiés, sinon c'est la disparition de nombreux producteurs agricoles de l'Ouest. Les producteurs demandent aux Pouvoirs publics une aide leur garantissant un revenu normal. » (position de la section Légumes plein champ de la F.D.S.E.A. de Loire-Atlantique) (Presse Océan du 21 juin 1967).

... Un peu tard ! Mais qui affirmerait que les agriculteurs seront longtemps encore rétifs pour émarger à un revenu de fonctionnaire ? Leur métier est-il de nourrir leurs semblables ou bien consiste-t-il à les affamer afin de préserver leur propre revenu ?

Logements pour les vieux. — En matière de logement, les vieillards ne seront pas gâtés : un W.C. pour cinq logements, une douche ou baignoire pour quinze. La construction de logements intéresse surtout l'industrie bancaire. Il faut construire « rentable » et quand le locataire n'a pas le sou, il n'a droit qu'au minimum : W.C. à la turque ou mieux on l'enverra aux vespasiennes du quartier, ce qui fera l'économie d'une chasse d'eau et on mobilisera des boy-scouts pour creuser des feuillées aux abords des nouveaux H.L.M., en les entourant de vieilles tôles, histoire de recréer l'atmosphère des bidonvilles. La civilisation régresse.

Henri MULLER

L'AN 2000 : *une révolution sans perdants,* par H. MULLER. Un volume, franco 11,50

AUTOPSIE DE L'IMPRIMÉ

LE ROI MATHIAS I^er^ par *Janusz Korczak* (traduit du polonais par le Dr M. Wajdenfeld). — Il s'agit d'un roman qui résume et symbolise la vie et la mort de son auteur. Ce roi ne réussira ni à éviter la guerre ni à éloigner la misère, ni à supprimer la bêtise, l'envie et l'intolérance. Il a huit ans à l'heure du couronnement et alors, ceux qui l'entourent paraissent à ses yeux prodigieux. Il pense pouvoir gouverner fraternellement ! L'utopie est de tout âge.

Henri Goldszmit, né en Pologne, essaie d'éliminer la haine raciale et religieuse qui séparent les communautés juive et catholique et devient par son action incessante le bon docteur Janusz Korczak. Médecin des hôpitaux de Varsovie, il se consacrera totalement à l'enfance, dirigeant deux orphelinats distincts, l'un juif, l'autre catholique, devant l'impossibilité de faire autrement. Il fonda des journaux, des revues, écrivit ; il prononça, des années durant, les « causeries radiophoniques du Vieux Docteur » qui bénéficièrent d'une audience populaire considérable ; inlassable, il travailla pour améliorer le sort de « ses enfants » et pour entraîner les Juifs à s'intégrer dans la nation polonaise.

Il devait échouer. 1939, 40, 41, 42 : la guerre, le ghetto, l'opération « nuit et brouillard ». On tente de le sauver. Mais Janusz Korczak disparaît et Henri Goldszmit reparaît qui n'accepte pas de s'en tirer sans sauver aussi « ses enfants ».

Le 5 août 1942, Korczak est âgé de 64 ans, le cortège de 200 enfants, les éducateurs, se mettent en marche, avec à leur tête Stéphanie Wilczinska et Janusz Korczak. Propres, endimanchés, ils marchèrent en rang par quatre, l'étendard vert avec le trèfle à quatre feuilles doré — le drapeau du roi Mathias — une dernière fois déployé. Le cortège traversa les rues vides de Varsovie pour atteindre « l'Umschlagplatz », près de la gare de Dantzig. Tous furent chargés dans des wagons de marchandises au plancher saupoudré de chlore. Le train démarra dans la direction du camp d'extermination de Treblinka. Du cortège, personne ne devait survivre.

Quinze années auparavant, Korczak terminait ainsi son roman : « ... Mathias levait haut la tête pour que tous voient qu'il avait les yeux secs. Seulement, il fronçait les sourcils, il regardait vers le ciel, vers le soleil... De la même façon, tranquillement, au dernier moment, il écouta l'acte de grâce — au lieu de la mort par les armes, la déportation sur une île déserte... » Korczak n'avait

pu abandonner tout espoir et, finalement, grâciait son propre reflet : le petit roi qui lui ressemblait comme un frère.

Le Dr Maurice Wajdenfeld, en traduisant « Le roi Mathias », n'a pas voulu faire œuvre littéraire, mais rendre hommage à Janusz Korczak. Maurice Wajdenfeld se souvient du petit homme doux et généreux qu'il a rencontré dans son adolescence à Varsovie. Il se souvient de l'élan que Korczak lui a donné en l'obligeant à prendre la mesure de lui-même, en l'obligeant à définir ses aspirations et à affirmer ses ambitions. Par-delà les années, les épreuves et la mort, cette traduction est le signe respectueux qu'un honnête homme adresse à un homme exemplaire. (Un volume 21 x 15, 320 pages, franco : 16,10 francs.)

L'IDOLE PATRIE par *Julien Teppe*. — Julien Teppe n'est pas un inconnu pour beaucoup de lecteurs de « Contre-courant ». Certains ont assisté aux réunions organisées par E. Armand à ses causeries sur le dolorisme, pleines d'une philosophie poignante. Il est l'auteur du « Manuel du désespoir », venu après le « Manifeste du dolorisme », mais aussi d'un « Chamfort » préfacé par Jean Rostand, l'un des plus percutants philosophes de la période révolutionnaire, et qui se suicida plutôt que de retourner en prison, et d'une « Histoire libertine des grands écrivains français », signalée dans nos colonnes, très à la page (si j'ose dire).

« L'Idole patrie », livre copieux et fortement charpenté, rappelle par le titre la brochure d'André Lorulot parue en 1913, déjà prophétique. La « prière d'insérer » dit avec quelque raison :

> « Si foisonnent les livres qui enfoncent des portes ouvertes en maudissant la guerre et en exaltant les mérites de la paix, de la fraternité, de l'humanitarisme ou de la coopération, il fallait un solitaire de la trempe de Julien Teppe, indépendant au sens propre du terme, pur de toute collusion avec aucun parti, clan ou chapelle, pour oser s'attaquer à la source même de la haine et des conflits, l'Idole, sujet tabou par excellence, et devant laquelle s'inclinent les esprits réputés les plus anticonformistes. »

Ce n'est pas le cas pour « Coutre-courant », où un chat est un chat et l'esprit patriotique la plus pernicieuse des conceptions. Et ce n'est pas l'animateur de la revue qui me contredira, qui a passé, pour avoir navigué à contre-courant, quelques mois à la Santé — entre autres — étant sur le sujet beaucoup plus près de Julien Teppe que des gouvernants d'alors. (Un volume grand format, de 280 pages, franco : 22,10 francs.)

ELEMENTS POUR UN ART DE VIVRE par *F. Heysch*. — Je dois avouer que j'ai ouvert cette plaquette, bien présentée par les *Nouvelles Editions Debresse,* avec quelque inquiétude. L'auteur, en effet, grand voyageur qui

a connu et l'Extrême-Orient, et l'Amérique latine, et les Indes, et l'Afrique noire, semble l'avoir dû à son état d'officier supérieur. Alors, me suis-je dit, est-ce bien la profession idéale pour ce faire ? J'avais raison. Lire les pages 103 et 104 suffirait pour être fixé. Je ne dis pas que le livre qui se veut axé sur la route du bonheur est dénué de bonnes intentions ; je précise même que jusqu'à ces malheureuses pages, j'ai cru à un dégagement réel des tendances qui font d'un officier, surtout supérieur, un moraliste à allure cléricale, conformiste en diable, et tout le bazar. En lisant ces lignes : « L'Armée est à peu près seule à pouvoir apposer sur des esprits de vingt ans cette empreinte indélébile, cette marque solide et durable qui, en quelques mois, fait d'adolescents inexpérimentés des hommes. Etc. », tout était fichu par terre. Merci pour l'armée (typo, ici sans capitale), je l'ai connue à mon corps défendant... il est vrai que je n'étais pas officier supérieur !

LEUR CIVILISATION ET NOTRE DELIVRANCE, par *M. K. Gandhi.* — Gandhi a été assassiné en 1948. Par un fanatique, pour reprendre une formule consacrée. Curieusement, de nos jours, ses théories de non-violence ont été adoptées, je ne dirai pas intégralement, par l'aile droite — ou gauche, à votre choix — d'un mouvement dont la réputation dans le grand public est totalement différente. Lorsque j'aurai cité Ravachol et Emile Henry, il me semble que j'en aurai dit assez. Me voici, quant à cela, loin de l'ouvrage que je dois mentionner. Revenons à la quenouille de Gandhi par des citations :

— Je compris que la violence ne pouvait être un remède aux maux dont souffrait l'Inde, et qu'une civilisation comme la sienne demandait à être protégée par une arme d'un autre ordre et plus efficace.

— Je ne désire pas supprimer les chemins de fer et les hôpitaux, mais leur disparition naturelle ne pourrait que me réjouir. Ni les chemins de fer ni les hôpitaux ne sont le signe de la valeur d'une civilisation, tout au plus peut-on dire qu'ils sont un mal nécessaire. Mais ils n'ont jamais ajouté quoi que ce soit à la grandeur morale d'un pays.

Paradoxes ou évidences ? A vous d'en juger. Un volume, dans la collection dirigée par Lanza del Vasto, 190 pages, franco : 5 francs.)

LE SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE par *René Villard* (suivi d'une biographie d'Emile Pouget par *Renée Lamberet*). — Ce sont là deux de nos amis qui ont permis l'édition de cette brochure, qui rappelle que le syndicalisme ne fut pas toujours à la remorque de la politique, et qui met en lumière, en quelques pages, le militant que fut Emile Pouget. Après une présentation du syndicalisme d'action directe, toute une série de textes, fort bien choisis, appuient la démonstration de René Villard et qui seront d'une utilité indiscutable à quiconque s'aviserait de tenter un redressement, bien difficile, je l'accorde, des tendances actuelles en honneur dans les principales centrales syndicales.

AUJOURD'HUI L'ESCLAVAGE, par *Marcel Pollaud-Dulian*. — L'Algérie et la Mauritanie se sont rejetée la responsabilité de l'affaire Aouicha, cette fillette qui parce que fille d'esclaves a été arrachée à ses parents par leur maître. Les Nations unies ont été alertées. Le journal « Liberté » de Lecoin fait campagne, mais combien d'Aouicha en plein XX[r] siècle sont victimes de mœurs que l'on croyait périmées ? Ce livre aborde d'ailleurs et dénonce toutes sortes d'esclavages et jusqu'à l'esclavage d'Etat, ce scandale contemporain. (Un volume, franco : 15,70 francs.)

NOUS ALLONS A LA FAMINE, par *René Dumont* et *B. Rosier*. — Doit-on s'étonner du fait que ce livre est plus que difficile à trouver en librairie. Du moins au dire d'un amateur qui se trouvait en même temps que moi aux éditions qui l'affichent à leur catalogue ? Non point, car il soulève ces questions que les autruches de la religion et des milieux dirigeants préfèrent ne pas voir : la démographie galopante, la rareté prochaine des subsistances. Les sociologues — dont le premier est l'auteur, entre autres, de l'*Afrique noire est mal partie* — ne mâchent pas leurs mots, ne dissimulent pas leurs appréhensions. D'après eux, si rien n'est fait d'ici là, c'est un désastre planétaire vers 1980. Que faire ? Tripler la production alimentaire, maîtriser l'expansion des naissances. C'est clair, catégorique. Seront-ils entendus ? Au train où le monde va, c'est peu probable. Une démonstration qui confirmera nos lecteurs dans ce que nous leur disons depuis plus de quarante ans. On ne peut pourtant pas taxer Dumont, Rosier et surtout leur éditeur d'anarchisme. Alors ? (Un volume, franco : 16,10 francs.)

DES DEUX RIVES DE L'ENFER, par *Micheline Ray*. — On se rappelle cet événement relativement récent : la capture d'une journaliste française par des guérilleros vietcongs le 17 janvier dernier. Six mois au « Sud », trois semaines au « Nord », Micheline Ray a connu les deux Viet-nams. Elle en a tiré un reportage « vécu » sous le titre indiqué plus haut qu'elle a dédié aux G.I.'s et aux Vietcongs, ses amis. Des amis qui s'entredéchirent avec obstination cependant. Ce mannequin de chez Channel devenu reporter a ouvert grand ses yeux et, à présent, elle dit ce qu'elle a vu. Ce livre, bien présenté, intéressant, comporte d'autre part vingt pages de photographies prises « sur le vif » et diverses cartes ou reproductions. — *Le volume,* franco : 18,10 francs.

Peer LAVIRGULE

LES ZIGZAGS DU LIBRAIRE

LES BANDITS TRAGIQUES, par *Victor Méric*. — Les générations nouvelles ont sans doute — ce n'est pas sûr — ouï-dire qu'aux débuts de l'automobile, l'engin avait servi à ce qu'il est convenu d'appeler le *hold up*. Méric

fait revivre les drames successifs qui bouleversèrent les années 1912-13 sans omettre de ressusciter un milieu social curieux d'où sortirent des hommes, courageux certes, mais dont la révolte ne pouvait avoir qu'un résultat : leur mort 7,70

SEBASTIEN FAURE

MON OPINION SUR DIEU

Groupées dans un petit volume de 128 pages, deux des plus brillantes conférences de ce remarquable orateur : *Douze preuves de l'inexistence de Dieu* et *les Crimes de Dieu.* Y ont été ajoutés : les *Paroles d'une croyante,* longue lettre reçue par l'auteur à Lyon le 14 octobre 1901, alors qu'il dirigeait à cette époque le journal *le Quotidien,* à laquelle il réplique par une explosive : *Réponse à une croyante.* Le tout débutant par un : *Sébastien Faure se présente lui-même,* référence à certains de ses écrits. (Numéro spécial de *Contre-courant,* broché sous forte couverture, *franco* : 2,50 francs).

HISTOIRE DES BOURSES DU TRAVAIL, par *Fernand Pelloutier.* — Ce livre de Pelloutier, mort relativement jeune, à la tâche, est un « classique » du syndicalisme. Nous nous en sommes assuré les derniers exemplaires lorsque son éditeur à plié bagages. Ajoutons qu'il devrait figurer dans toutes les bibliothèques syndicales. Pourtant ! 25,70

EVOLUTION, REVOLUTION, par *Elisée Reclus.* — Cet ouvrage épuisé, réédité par Stock en 1921, est de nouveau introuvable. Nous pouvons le proposer à nos amis sous deux formes au texte identique (en brochure : 1,30) ou en volume (théoriquement sans couverture) 5,00

L'HOMME NOUVEAU, par *Charles Malato.* — Nous n'avons jamais signalé cette plaquette de l'auteur des *Joyeusetés de l'exil* parce que nous en avons fort peu. Edité en 98 chez Stock, c'est à partir de l'homme d'avant et de ce temps le rêve du sociologue vers l'homme futur. Chemin que nous parcourons actuellement..... 5,00

DIDIER HARRIEL, par *Dubois-Desaulle.* — Le nom de l'auteur ne dit peut-être rien à ceux de notre génération. Ce fut pourtant celui d'un auteur — assassiné à 28 ans en Abyssinie — connu et estimé de nos pères. Didier Harriel est une œuvre plus ou moins autobiographique. Recommandée 7,50

LA VERITABLE REVOLUTION SOCIALE, par *Sébastien Faure, V. Meric, L. Barbedette, Voline.* — Ils étaient quatre à produire cette œuvre d'histoire qui embrasse quatre révolutions très différentes : la grecque, la française, la russe et celle à venir : la révolution sociale. Conclusions de S. Faure 5,60

PANORAMA DU MONDE

1842-1967
125 ANS DE PROGRES SOCIAL

Au début du XIX[e] siècle, ce n'était pas la première tentative des travailleurs de constituer leurs organisations de défense des salaires, mais les rigueurs de la loi sur les coalitions, joints à l'ostracisme des patrons avaient toujours eu raison du courage et de la perspicacité des promoteurs de ces tentatives. Il y a pourtant des limites à l'injustice qui ne peuvent être franchies sans réveiller d'insoupçonnables énergies chez ceux qui en souffrent. Et, lorsqu'au mois de décembre 1841, la direction du journal « Le Globe » avisa les ouvriers typographes que désormais le salaire journalier de 3 francs serait ramené à 2,50 francs, ce fut la révolte. Depuis le début du siècle, le salaire des travailleurs du livre n'avait cessé de subir des réductions en dépit du renchérissement du coût de la vie.

Acculés à un sort insupportable, les ouvriers du « Globe » se mirent en grève. Par voie d'affiches, ils lancèrent un appel à tous leurs confrères de la capitale directement concernés par la tentative de ce journal. Cet appel fut entendu et, au cours d'un meeting tenu au « Cygne », Grand-Place, les typos chargèrent une commission provisoire de préparer un projet de statut en vue d'une assemblée constitutive d'une association de « maintien ». La réaction des autorités judiciaires ne se fit pas attendre. Ce ne fut pas le propriétaire du journal incriminé qui fut poursuivi et condamné pour avoir attenté au salaire légitime de ses ouvriers. Ce furent les grévistes qui furent poursuivis et condamnés pour avoir défendu le prix de leur travail. C'est dans une telle ambiance que se situe la naissance de notre organisation syndicale.

L'industrie graphique n'était pas très étendue à cette époque. Avant l'occupation française, un recensement révéla l'existence de deux fonderies de caractères, des papeteries à Dieghem et La Hulpe et vingt-et-une imprimeries-librairies à Bruxelles, mais nous ne connaissons pas le nombre des ouvriers. Après une période de dégradation qui suivit l'abolition de la corporation des imprimeurs, l'industrie typographique retrouva un certain essor après l'avènement de Guillaume I[er], grâce à la contrefaçon d'éditions françaises, qui était pratiquée depuis longtemps en Hollande.

Aussi, le recensement de 1829 constate à Bruxelles l'existence de 40 imprimeries, avec 84 presses et 320 ouvriers typographes. La prospérité de notre industrie attira des capitaux qui se livrèrent bientôt à une concurrence fatale pour tout le monde. Faillites, attaques contre les salaires,

chômage, dégradation de l'industrie. C'est dans ces circonstances que les ouvriers typographes de Bruxelles résolurent de dresser la digue protectrice de leur association de maintien. Et il faut admirer le courage et l'abnégation de ceux qui acceptèrent, au péril de leur liberté, les responsabilités de gestion de notre organisation syndicale. Il faut tenir compte de la discipline de fer qui régnait au sein de l'Association. Ne pouvaient être admis comme membres que les typographes gagnant au moins le minimum syndical de 3 francs par jour de dix heures de travail, et se soumettant à une réglementation qui liait étroitement les droits et les devoirs de chacun. Les moindres infractions entraînaient une mise en accusation publique et l'application de peines allant jusqu'à l'exclusion. Ce n'était qu'à ce prix que la résistance à tous les facteurs de dégradation était possible. Et c'est aussi, grâce à cette ténacité, que, de la défensive, l'Association put passer à l'offensive.

C'était l'époque de la croissance de la bourgeoisie industrielle. Impitoyable et inaccessible à toute notion d'humanité, ne subissant aucun frein, ni de la part des autorités publiques ni de la part des victimes, c'était l'exploitation sans condition de tout ce qui devait vivre de son labeur. Lorsqu'on relit les rapports des commissions d'enquête de 1848, on frémit d'indignation à l'évocation de tant de misères et de souffrances au moment où s'édifiaient les grosses fortunes de notre bourgeoisie actuelle. Le maintien des salaires était devenu dérision devant l'augmentation constante du coût de la vie.

Le recensement de 1846 révéla que sur un total de 760 ouvriers, dont 662 hommes adultes dans l'industrie de l'imprimerie à Bruxelles, il y en avait seulement 191 qui gagnaient 3 francs ou plus par jour. La Chambre de Commerce de Bruxelles constate que l'année 1847 a été mauvaise, puisque sur environ 1.200 ouvriers de l'imprimerie, 480 ont été réduits au chômage. Bien sûr, une des premières œuvres édifiées par l'Association Typographique fut celle du secours en cas d'infortune et, dès 1846, elle avait créé sa caisse de chômage. Maigres moyens, maigre assistance. Mais la solidarité était là, agissante. L'assistance chômage était d'ailleurs la meilleure garantie de défense pour les conditions de travail. La concurrence basée sur le besoin des travailleurs était enrayée. La situation devint pourtant intenable. De la défensive, il fallait passer à l'offensive et affronter, une nouvelle fois, les rigueurs de la loi.

Ce n'est qu'en 1857 que la première bataille pour une valorisation du salaire put être entreprise et gagnée par l'Association de Bruxelles. Le salaire de 3 francs par jour passa à 3,50 francs. Alors que le coût de la vie avait plus que doublé au cours des quinze dernières années. Une fois de plus, la justice jeta son glaive dans la balance et nos administrateurs furent traînés en correctionnelle et condamnés. Mais le chemin du progrès était ouvert. Rien ni personne ne pourrait plus empêcher les travailleurs du livre d'y marcher de plus en plus hardiment,

plantant tous les jalons de la législation sociale, que nous avons toujours précédée dans tous les domaines.

Nos archives, soigneusement tenues à jour, nous renseignent sur cette marche ascendante sur la route de l'émancipation matérielle et morale des travailleurs du livre ; sur les luttes incessantes pour le relèvement du prix du travail ; sur la sécurité de l'emploi ; sur l'organisation technique de l'industrie ; sur la reconnaissance de la dignité du travailleur ; sur le droit aux loisirs ; sur la garantie du salaire hebdomadaire en cas d"absences déterminées et de jours de fête ; sur les vacances payées ; sur une pension professionnelle supplémentaire, etc. Tous domaines, où notre organisation syndicale a pris des initiatives hardies et réalisé des améliorations avant que le législateur en étende l'application à tous les travailleurs.

Bien sûr, la mission historique d'une organisation syndicale concerne l'émancipation du monde du travail. Et, aussi longtemps que celle-ci ne sera pas intégralement réalisée, la lutte pour le progrès social se poursuivra sans relâche.

C'est ainsi que, cent vingt-cinq années après la fondation de notre syndicat, nous poursuivons d'une façon incessante la défense des intérêts divers de nos membres et nous le ferons jusqu'à l'instauration d'un régime social basé sur l'égalité absolue de fait entre les citoyens pour la peine et pour la jouissance. En attendant, nos dirigeants actuels sont sur la brèche chaque jour. Ils ont à résoudre des problèmes aussi importants que ceux que devaient affronter nos pionniers. Mais ils peuvent le faire dans des conditions de sécurité que ne connaissaient pas leurs devanciers. Nous sommes engagée et, au besoin, soutenus par des liens avec toutes les fédérations graphiques du monde. La pratique des tractations paritaires, si elle n'est pas encore instituée à l'échelle internationale — ce qui ne saurait tarder — en ce qui concerne nos industries, joue sur le plan national et facilite la recherche de solutions aux problèmes à résoudre.

Il n'en était pas de même pour nos prédécesseurs. Si la Constitution leur garantissait le droit d'association, la loi leur interdisait le droit de s'en servir pour défendre leurs intérêts. Le code pénal prévoyait des peines afflictives, pouvant aller jusqu'à cinq ans de prison, pour les « chefs » de coalitions en vue de faire augmenter les salaires. Et, sans encourir des peines aussi lourdes, nos anciens dirigeants ont parfois été traînés sur les bancs de la correctionnelle pour avoir osé revendiquer des améliorations des conditions de travail.

C'est pourquoi, en ces jours anniversaires, nous ne pourrons assez vigoureusement exprimer notre reconnaissance envers nos fondateurs.

Jean DE BOE

LES SPECTACLES

THEATRE

MAXI-NU de Lucien Rimels au *Concert Mayol.* — Cette fois la direction a fait un effort sur les décors, mais je regrette toujours la disparition des acrobates ! Yuri Mikito a certainement le corps le plus beau de toutes les filles, mais quelle idée saugrenue dans un de ses tableaux de l'affubler d'une immense perruque blonde. Elle a d'ailleurs complètement perdu la tradition de ses ancêtres qui — témoin Pearl Buck — méprisaient les visages pâles et les tignasses blondes, car en ville elle fait teindre ses cheveux... en roux ! Minouchette, Katia d'Albièze, Maria Korita animent de bons numéros, Philippe Soguel est un bon chanteur, de beaux tableaux : féerie chinoise, mariage à la campagne, sombreros et mantilles, un conte des Mille et une nuits. Parmi les mannequins, citons : Monique Lange et Marie-Louise aux longs cheveux noirs, ainsi qu'Yvonne aux beaux cheveux blonds.

LE GRAND MUSIC-HALL D'ISRAEL à l'*Olympia.* — Spectacle très dynamique. Jeunes gens et jeunes filles — celles-ci d'une rare beauté — dansent les ballets du groupe Karmon-Histadruth qui retracent, en les transposant, les rythmes de la vie quotidienne en Israël, y compris ceux des Bédouins. Il y a d'ailleurs parmi les Arabes nés là-bas une sabra Alice Abori-Samra de Saint-Jean d'Acre qui annonce les numéros avec sa collègue juive Rioka Michaeli. Parmi les meilleurs, citons : Ilan et Ilanit, celle-ci est une grande fille svelte, aux longs cheveux châtain clair, et deux filles et trois garçons qui chantent : les High Windows, etc. Parmi les tableaux, il y a une évocation des Juifs orthodoxes, en chapeau rond, culotte noire et bas blancs montants. N'oublions pas Minozniro qui a rénové les jeux d'ombres chinoises.

DE LA CONTRESCARPE A SAINT-GERMAIN-DES-PRES ou *les Chansonniers du quartier Latin au Vieux-Colombier.* — Très bonne soirée. Le clown Gcotch est excellent dans ses tours de musique. Puis viennent Hélène Martin avec son chant sur le Viet-nam, Bernard Haillant et de belles chansons. A la reprise nous entendons Jehan Jonas et Jacques Serizier, puis les trois garçons et les deux charmantes filles de l'ensemble des « Enfants terribles ».

LE PRINCE DE MADRID, opérette de *Raymond Vincy,* musique de *Francis Lopez,* au théâtre du Châtelet. — Tous les critiques ont été d'accord, le Châtelet tient là une opérette de premier ordre. On serait même tenté de dire au début du second acte, avec la scène d'angoisse de l'Inquisition, un opéra-comique. Rappelons que le sujet lui-même est intéressant : il s'agit de la vie du peintre Goya, de sa jeunesse jusqu'à son mariage. Luis Mariano fait *Goya,* Maurice Baquet *le comique Paquito,*

Lucien Lupi, *Costillares,* le toréador — qui a aussi une très belle voix. Parmi les chanteuses, citons Maria Murano, *la Duchesse d'Albe,* maîtresse de Goya, Janine Ervil, la jeune fiancée de Goya dans *Florecita* et Eliane Varon dans *Paquita.* Le metteur en scène Marcel Lamy mérite des félicitations pour ses décors à la fois pittoresques et magnifiques.

CINEMA

UN FILM : LA BOMBE

Notre collaborateur Edouard Ducourau a rendu compte dans le numéro 150 *de* Contre-courant *du film hallucinant de Peter Witkins. Nous croyons nécessaire d'y revenir en reproduisant intégralement l'article qui lui est réservé dans le dernier numéro d'*Alerte atomique (1).

NOUS avons annoncé dans le dernier numéro d' « Alerte Atomique » la sortie de ce film dans plusieurs salles parisiennes. Il n'est pas trop tard pour en parler à nouveau, d'autant plus que « La Bombe » va être présenté au cours des prochains mois dans la plupart des grandes villes de province.

Rappelons que Peter Watkins, le réalisateur du film, suppose l'attaque de l'Angleterre par des engins thermonucléaires et décrit ce qui se passe au moment de l'explosion, puis dans les heures, les jours et les mois qui suivent.

Le mérite fondamental du jeune cinéaste anglais est précisément d'avoir réalisé ce film de « réalité-fiction ». Même si les bombes du film sont de cinq à dix fois inférieures à celles qui seraient certainement lancées dans la réalité, même si les spécialistes prévoient en cas de conflit nucléaire des ravages bien plus considérables et bien plus monstrueux que ceux montrés dans le film, on doit remercier Peter Watkins d'avoir rompu la conspiration du silence pour imaginer ce que serait la terreur de « l'après-bombe ».

Le second mérite du réalisateur est de ne jamais sombrer dans le lyrisme, mais de se contenter tout au long du film de montrer, d'énumérer et de formuler quelques commentaires précis et parfaitement objectifs. Cela s'avère très efficace.

C'est ainsi que la protection civile est ramenée très vite à sa juste valeur : inexistante.

Peu après, au moment de l'explosion, Watkins néglige la zone proche du point de chute de la bombe. Là, c'est la vitrification totale de ce qui existait : on ne voit donc pas de ruines. Par contre, à plusieurs dizaines de kilomètres du lieu de l'explosion, les yeux d'un petit garçon fondent dans leur orbite : l'effet de la chaleur.

Les images insistent longuement sur la tempête de feu, les gens transformés en torches vivantes ou asphyxiés.

Cela devient vite insupportable et paraît encore plus monstrueux lorsqu'on entend un respectable évêque, interviewé par Peter Watkins, qui déclare : « Je suis sûr que la bombe sera utilisée avec sagesse. »

De temps à autre, le film est ainsi coupé d'interventions de quelques personnalités religieuses ou scientifiques, ou de simples passants interrogés dans la rue qui se déclarent partisans de « représailles nucléaires ». Le décalage entre les propos de ces gens et la réalité que nous montre le film est accablant ; il prouve, une fois de plus, l'apathie, l'ignorance, l'inconscience de l'homme de la rue face au péril nucléaire.

Enfin, toute la dernière partie du film est dominée par une question fondamentale : les survivants n'envieraient-ils pas les morts ?...

Et « La Bombe » s'achève sur ce commentaire : « Il existe actuellement l'équivalent de 20 tonnes de T.N.T. par habitant du globe. Ce chiffre ne cesse d'augmenter. »

Peut-être la troisième guerre mondiale n'éclatera-t-elle pas comme dans le film. Peut-être ne sortira-t-elle pas de la guerre du Vietnam. Mais il est certain que nous sommes en permanence à la merci de « l'escalade » dans un point chaud du monde, d'une faute de calcul d'un chef politique en période de crise internationale, d'un accident dû à une fusée qui se met en marche toute seule, ou encore d'un accident d'avion porteur de bombes atomiques... Le film de Peter Watkins contribue à nous rappeler ces évidences.

Mais la véritable leçon du film, c'est d'une part que nous sommes tous solidaires et que les armements infernaux sont aux mains d'apprentis sorciers ; d'autre part, qu'un pays qui détient l'arme nucléaire constitue une cible obligatoire. Et cette constatation, soulignée par Peter Watkins, suffit à expliquer le refus du gouvernement français d'accorder le visa de censure avant les élections législatives de mars dernier.

Cela me paraît une raison supplémentaire pour inviter tous nos amis à voir ce film, et à en parler beaucoup autour d'eux. « La Bombe » devrait être projeté dans toutes les écoles, dans les maisons de jeunes, dans les associations familiales, dans les grands ensembles. Peut-être alors la prise de conscience populaire serait-elle enfin suffisamment forte pour peser sur le pouvoir et sur les grands maîtres du gang atomique. En attendant, le film de Watkins ne peut que nous encourager à intensifier notre lutte contre toutes les bombes et contre toutes les guerres.

R. PILONCHERY

---

(1) *Alerte atomique,* 91, faubourg St-Denis, Paris (10^{e}).

Les pages de l'IMPOSTURE RELIGIEUSE, insérées dans un dernier envoi, vous ont sans doute donné l'envie de vous procurer ce livre de grande classe qui fait, réellement, le tour de la question religieuse.

A CET EFFET NOUS OFFRONS A NOS LECTEURS qui ne le possèdent pas l'occasion de l'acquérir A MOITIE PRIX

Sur demande nous enverrons le volume (plus d'un million de lettres et signes) au prix de trois francs, plus le port, soit :

franco : 3,70

ECHANGES CULTURELS variés, relations de valeur, séjours utiles et agréables, grâce au CERCLE AMICAL DE CULTURE HUMAINE qui vous aidera à développer votre personnalité, élargir vos horizons, enrichir votre vie. Docum. contre 3 F (C.C.P. 11 94 60 Marseille, ou timbres) à CACH : *Villa Euphorie, Bd P.-Valéry, Montpellier* (34).

CONTRE COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Rédaction
Louis LOUVET
24-26, rue Pierre-Leroux
PARIS-7e

Téléphone : SEGUR 09-68

TARIF
DES ABONNEMENTS

Abonnement simple. 10 f.
Abon. hors frontière. 12 f.

La série doit normalement comprendre 15 numéros et théoriquement 800 pages. Les abonnements partent du 15 janvier 1967
(Rappel du chèque postal : Louis Louvet, 880-87-Paris)

Directeur de la publication : Louis LOUVET (inscrit sous le n° 21.451)
Paris — Imp. La Ruche Ouvrière — 10, r. de Montmorency (3e)